

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

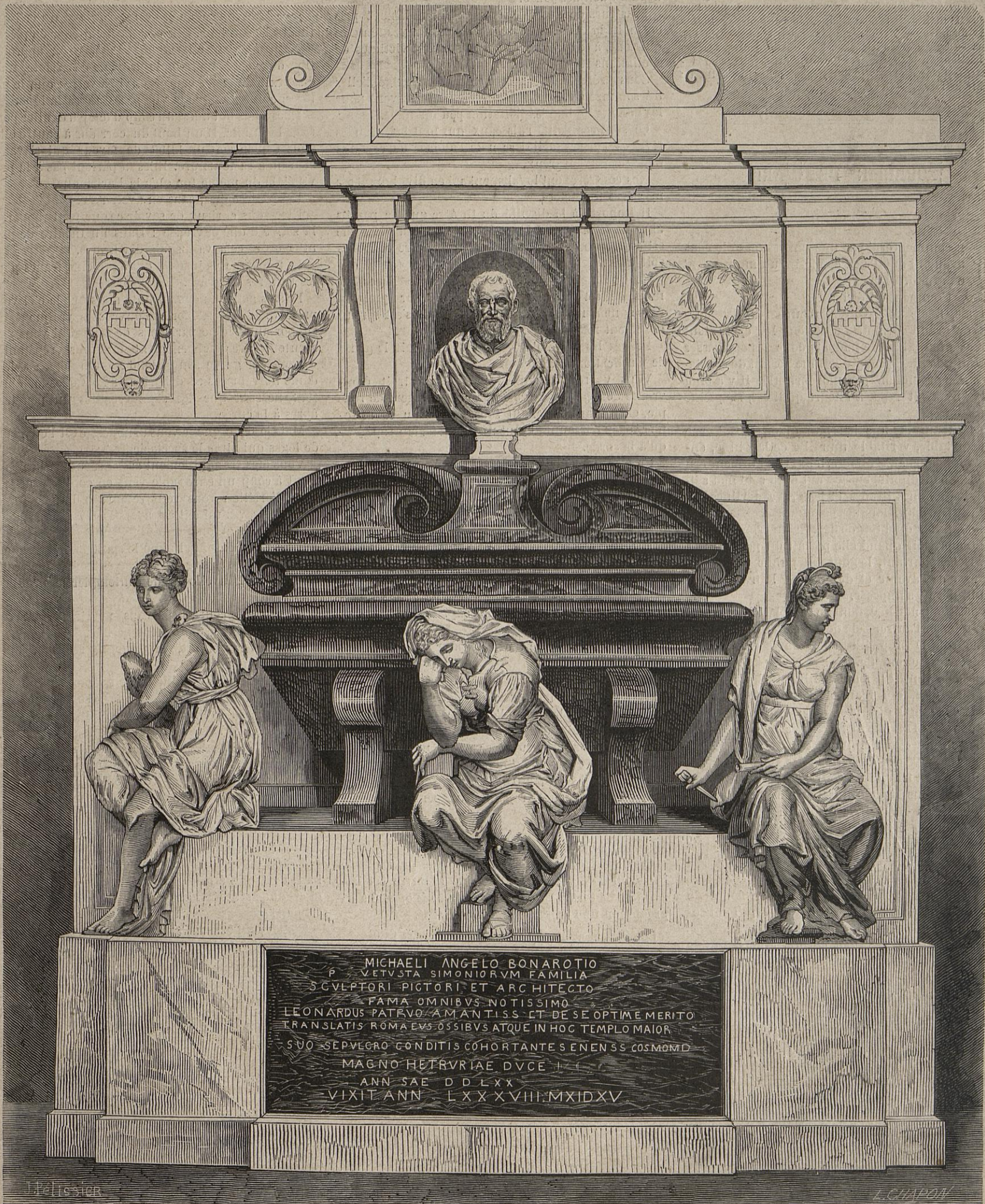
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 962 — 18 Sept. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



MICHAELI ANGELO BONAROTIO
P VETUSTA SIMONIORVM FAMILIA
SCVPTORI PICTORI ET ARCHITECTO
FAMA OMNIBVS NOTISSIMO
LEONARDVS PATRVS AMANTISS ET DE SE OPTIME MERITO
TRANSLATIS ROMA EVS OSSIBVS ATQVE IN HOC TEMPLO MAIOR
SVO SEPVGRO CONDITIS COHORTANTE SENENS COSMOMO
MAGNO HETRVRIAE DVCE
ANN SAE D D LXX
VIXIT ANN LXX XVIII MXID XV

FLORENCE. — Le tombeau de Michel-Ange dans l'église de Santa Croce. — (Dessin de M. Pélissier, d'après une photographie.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le centenaire de Michel-Ange. — L'insurrection en Herzégovine. — L'Exposition de Cologne. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Pupille (nouvelle), par L. Stapleaux. — *Respha*, tableau de M. Becker. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — L'enlèvement du Mont-Saint-Michel. — La guerre d'Atschin, par H. Havard. — Combourg. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — L'escale de la Méditerranée. — Le capitaine Webb.

GRAVURES : Le tombeau de Michel-Ange. — Herzégovine : Mostar; — fugitifs bosniens à Jasenovat. — Les fêtes de Cologne : Vue générale de l'Exposition horticole de la Flora. — Salon de 1875 : *Respha protégeant les corps de ses fils*, tableau de M. Becker. — Accident au Mont-Saint-Michel : Tombelaine, îles Chausey, Pointe d'Avranches; — découverte du cadavre du gué de l'Épine. — La guerre d'Atschin : Le cimetière de Kotta; — le bastion du Kraton; — reprise d'un bivouac hollandais; — prise de la redoute de Lombac. — La flotte de la Méditerranée à Cette. — Le capitaine Webb.

COURRIER DE PARIS

Je commencerai par une confession et je vous avouerai que j'eus, ce matin, un mouvement d'orgueil.

Comment? Voici :

J'avais, fidèle au devoir, parcouru tous les journaux de grand format. Ils étaient là, épars tout autour de ma table. Je pouvais donc les embrasser d'un coup d'œil. Ce coup d'œil me permit de constater qu'une prédiction par moi formulée il y a cinq ou six ans avait reçu, à l'heure qu'il est, sa pleine réalisation.

En ce temps-là, une barrière qu'on aurait crue insurmontable, véritable muraille de la Chine, entourait les journaux dits sérieux. Ils auraient cru déroger à leur dignité en égayant d'un seul mot spirituel les longues tirades et les graves tartines qui remplissaient leurs longues colonnes.

Il fallait voir quel ton de dédain superbe la presse politique prenait quand elle parlait du *petit journalisme*. Déjà, pourtant, le goût du public permettait d'augurer de l'avenir et de présager la transformation qui devait s'imposer.

Le petit journalisme, dont on semblait faire fi, devait conquérir l'autre. Cela devait envahir ceci. J'eus l'honneur de le prophétiser. Les temps sont venus, la réforme est accomplie.

Regardez. Il n'est pas une feuille, quelque austère qu'elle se dise, qui n'ait été contrainte de sacrifier à la chronique et à la nouvelle à la main. Ces bons mots que l'on taisait jadis avec un majestueux mépris, on les cite maintenant avec avidité. Les augustes ciseaux des rédactions les plus politiques se promènent à travers les courriers de Paris de ces futiles écrivains qu'on aurait volontiers frappés d'anathème, au nom de la dissertation gommée et de la polémique à l'empois.

Tous y sont venus. Le *Siècle*, qu'absorbaient jadis les affaires de l'État, aussi bien que le *Temps* à l'allure doctrinaire.

Le *chroniquage* s'est imposé par la volonté de M. Tout-le-Monde. Vous savez, ce M. Tout-le-Monde qui a plus d'esprit que Voltaire.

Les *Débats*, seuls, résistent encore. Mais ce qu'ils en font, c'est pour faire paraître plus piquants, par les contrastes de sévérité environnante, les rares traits dont M. John Lemoine clair-sème ses articles. Rien de curieux comme de comparer un journal d'il y a trente ans avec un journal d'aujourd'hui. C'est une métamorphose complète, métamorphose qui est en train de gagner l'Europe tout entière.

En Italie, en Belgique, en Allemagne et presque en Angleterre, la grande presse se déride et nous emprunte nos échos en les traduisant.

Et c'est, je n'hésite pas à le proclamer, la logique du sens commun qui a amené la réforme en question.

Qu'est-ce qu'un journal? le miroir de la vie. Est-ce que dans la vie le rire n'a pas sa place obligatoire, sa large et bonne place?

Est-ce qu'un dîner ne serait pas absolument bête et lourd, sans les agréments du hors-d'œuvre, sans les fioritures du dessert.

Le journalisme du vieux temps, c'était cela. Pas de dessert pour le pauvre lecteur.

Il a réclamé; il a eu raison, on l'a écouté; on a bien fait. Et voilà comme quoi j'ai été, une fois par hasard, prophète en mon pays. Et voilà pourquoi j'eus ce matin un mouvement d'orgueil dont j'ai tenu à me confesser.

Sur ce, entrons en matière.

Il est énormément question des ouvreuses de loges depuis quelques jours.

Plusieurs de nos confrères ont chaudement pris en main la cause intéressante de ces braves femmes qui sont, à ce qu'il paraît, trop souvent victimes de spoliations inqualifiables.

Sous prétexte de cautionnement, on exige d'elles des sommes dont certains directeurs se servent pour les besoins de leur exploitation peu fortunée.

Ce sont ces petits ruisseaux qui font les grandes rivières sur lesquelles se noie l'audace de certains *impresarii* aventureux.

Nos confrères ont loyalement agi en divulguant ces mystères financiers.

Il importe à la dignité du théâtre que de pareils abus ne se prolongent pas davantage. Mais la tâche est en trop bonnes mains pour que notre concours soit utile.

Ce que nous voulons, c'est, puisque l'occasion nous en est fournie, donner au lecteur quelques renseignements sur une profession qui s'est singulièrement modifiée.

Prenez les physiologies de 1840 (c'était le genre de publication à la mode).

Vous y trouverez un invariable portrait d'ouvreuse de loge à nez crochu, avec ornement de roupie, cheminant en tenant sous le bras un cabas rapicé et en frissonnant sous un vieux tartan râpé jusqu'à la corde.

Ce portrait n'était pas dépourvu de ressemblance alors. Mais le progrès a passé par là : autre temps, autres mœurs. L'ouvreuse de loges contemporaine ne ressemble plus du tout au signalement ci-dessus.

D'abord, la vieillesse n'est plus pour elle une condition *sine qui non*. Les romanciers et les caricaturistes envoyaient toutes leurs héroïnes galantes finir sous la défroque des débitantes de petits banes : c'était comme une expiation traditionnelle.

Nous avons changé tout cela pour plusieurs raisons.

La première, c'est que les héroïnes galantes savent maintenant mettre de l'argent de côté et placent leur vice à la caisse d'épargne, de façon à s'assurer une retraite dorée.

Les directeurs, ensuite, se sont aperçus que la contemplation des mentons barbus et des becs à corbin n'avait rien d'attrayant pour le public, et ils ont, en conséquence, rajeuni leur personnel d'ouvreuses.

Si bien rajeuni, que quelques-unes ont eu leur légende de beauté et se sont fait enlever.

O Balzac! ô Gavarni! Enlever une ouvreuse de loges! Si l'on vous eût prédit que le lustre éclairerait jamais un tel spectacle, vous auriez opposé à la prédiction une inébranlable incrédulité.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On a aussi réformé les vieux oripeaux de la corporation; le tartan a été remisé, le cabas a été jeté au feu.

Maintenant, on a adopté sur toute la ligne un uniforme presque pimpant qui permet à celles qui en ont envie de faire valoir les avantages qui leur ont été départis.

La robe noire, le col plat, qui dégage le cou, le bonnet à rubans roses, qu'on peut porter crânement, en attendant qu'on le jette par-dessus les moulins, composent la tenue de rigueur des ouvreuses modernes.

Dans les grands théâtres, vous ne sauriez croire avec quelle avidité ces places sont recherchées. M. Halanzier, à l'ouverture du nouvel Opéra, avait reçu dix-sept cents demandes; à l'Opéra-Comique, il y a

toujours deux ou trois cents surnuméraires qui font queue.

Naturellement tous les postes dans la même salle ne sont point également avantageux.

Afin d'obvier à cet inconvénient et pour établir un plus juste équilibre, dans la plupart des théâtres les ouvreuses changent d'étage tous les mois, montant successivement des premières au paradis pour redescendre du paradis aux premières.

Après les grands théâtres ce sont les tout petits *bouis-bouis* qui rapportent le plus aux ouvreuses parce que là, les protecteurs des actrices novices ont des générosités spéciales.

L'ouvreuse de loge est souvent un critique théâtral de valeur. Elle en a tant vu jouer de pièces.

Naturellement elle ne formule pas son approbation ou son blâme selon le précepte d'Aristote, mais essayez de la faire causer et vous verrez que le pittoresque ne manque pas dans ses appréciations.

Elles vous ont aussi un coup d'œil particulier pour trier le public. D'un bout du corridor à l'autre elles vous dépisteront un billet de faveur qui s'avance rien qu'à sa tournure. Elles ne parlent pas à la provinciale du même ton qu'à la Parisienne.

Des philosophes, sans en avoir l'air.

Êtes-vous curieux de savoir ce que peut rapporter la soirée d'une ouvreuse : Dans un théâtre de premier ordre cela va jusqu'à dix francs.

La moyenne va jusqu'à quatre et cinq francs pour les théâtres de genre.

Braves gens, au demeurant; mais que le ciel vous préserve d'une catégorie d'ouvreuses vraiment insupportable. Je ne parle pas de celles qui vous persécutent avec acharnement en vous répétant : « Monsieur garde son paletot? » Ou bien : « Madame ne veut pas se débarrasser? » Celles-là, après tout, ne sont que des commerçantes un peu trop après à la curée.

Mais le fléau que je vous dénonce, c'est l'ouvreuse de loges qui aime le spectacle.

Vous êtes tranquillement assis, écoutant la pièce. Tout à coup un effroyable vent en coulis vous traverse l'oreille : vous vous retournez d'un bond et vous apercevez un œil à travers la fente de la porte de votre loge qu'on a entre-bâillée.

C'est l'ouvreuse, qui aime le spectacle, dont la curiosité n'a pu résister au désir d'entendre une scène de la pièce nouvelle ou de contempler le profil du débutant.

D'un geste courroucé, vous montrez votre courroux et l'entre-bâillement perfide.

L'ouvreuse s'enfuit, la porte se referme. Vous voilà tranquille.

Mais dix minutes plus tard, au moment où l'on applaudit une tirade à effet une bise perfide vous pénètre dans l'oreille gauche cette fois-ci.

C'est encore l'ouvreuse qui aime le spectacle. En entendant ce brouhaha, elle n'a pu y résister. Seulement, comme vous lui avez fait peur, elle a entre-bâillé la porte de la loge voisine de la vôtre, et le vent, maintenant, vous prend de flanc au lieu de vous prendre de dos.

Que voulez-vous! il y en a chez qui c'est plus fort que la volonté.

J'en ai vu une qui, au moment où le rideau tombait, avait passé le corps tout entier dans une loge et criait de toute la force de ses poumons : « Capoul! Capoul! »

C'était peut-être un sentiment, mais, sapristi! que de torticolis et de gripes j'ai dus à l'ouvreuse qui aime le spectacle.

Tempérons l'amertume de ce reproche en constatant, à l'honneur de la corporation, que les ouvreuses de loges font preuve d'une probité qui ne comporte pour ainsi dire pas d'exception.

Tous les ans, elles déposent pour près de 100,000 fr. d'objets trouvés par elles dans les loges, et qui sont ainsi restitués à leurs propriétaires oublieux.

Au fait, c'est peut-être pour cela qu'elles n'ont plus besoin de cabas.

Mais occupons-nous de soulager les misères du présent.

Vous savez qu'un certain nombre d'artistes ont cotisé leur talent pour venir en aide aux inondés du Midi. C'est M. Falguière qui a pris l'initiative

de cette œuvre de charité qui a malheureusement subi de nombreux retards. Il paraît qu'on n'est pas au bout. Un nouveau délai recule au mois de novembre la vente des tableaux et statuettes offerts par les peintres et les sculpteurs. Je crains bien que cet ajournement ne soit préjudiciable au résultat final de l'entreprise.

Il ne faut pas, hélas! demander à l'humanité de trop longues émotions. En France surtout, nous avons la compassion du premier élan, nous sommes prime-sautiers, même en matière de bienfaisance.

Tout d'abord, chacun y met un entrain merveilleux, et si l'on seconde cet effort, on obtient des sommes énormes en peu de temps.

Mais la lassitude arrive si l'on fait traîner outre mesure notre pitié en langueur.

En ce qui concerne, par exemple, la vente artistique, il me paraît hors de doute que les chiffres obtenus auraient été dix fois plus considérables si l'on avait battu le fer pendant qu'il était chaud, c'est-à-dire si la vente avait eu lieu au moment où l'on était encore sous la grande émotion causée par la catastrophe; on aurait acheté chaque objet dix fois sa valeur, non pas à cause de cette valeur même, mais pour venir en aide aux inondés.

Tandis qu'au mois de novembre, il faut s'attendre à ce que la vente soit une vente comme les autres, où l'on ne voudra pas payer trop cher, où l'on calculera avant de délier les cordons de sa bourse.

C'est que le prime-saut dont je parlais tout à l'heure n'y sera plus.

Puissé-je me tromper dans mes prévisions.

~ Parlerais-je de la fête de Saint-Cloud?

Est-il bien nécessaire de revenir sur les perpétuelles redites et les éternelles mirlitonades que fait éclore chaque année, dans les chroniques, le retour de ces joies populaires?

J'ai cherché à travers les baraques l'invention annuelle qui a la seule singularité de ce rendez-vous de compagnie très-mêlée.

L'an dernier, l'innovation, c'était le manège des vélocipèdes remplaçant les classiques chevaux de bois. Cette fois-ci, c'est le *jeu des régates*.

Imaginez une cuve de zinc arrondie et remplie d'eau; sur l'eau, une douzaine de petits bateaux numérotés et peuplés de rameurs automates.

On donne le signal. Tous ces bateaux se mettent en mouvement, tournant avec rapidité. Puis, peu à peu, ils se ralentissent et finissent par s'arrêter en s'épauant. C'est à celui qui a fait halte le plus près du but qu'appartient la victoire. Naturellement, chaque numéro de canot correspond à un autre numéro pris par le public, et le *jeu des régates* est une loterie de nouvelle espèce.

C'est ingénieux et coquet. Pourvu seulement que l'autorité n'aille pas sévir, sous prétexte de jeu prohibé.

Bidel est à Saint-Cloud, en attendant qu'il s'installe définitivement rue de Rome, comme je l'avais annoncé. Il y fait ses effets ordinaires de pantalon collant. Mais je crains qu'on finisse par blaser le public en ne lui ménageant pas la ménagerie.

Les somnambules, qui se chargent de révéler l'avenir aux populations, continuent à pulluler. J'en ai vu emmener une qui avait oublié de se munir de l'autorisation préalable. Voilà une aventure qu'elle avait omis de se prédire à elle-même.

Un peu plus loin, j'ai assisté, le soir, à une querelle qui faisait tumulte dans la tente de la femme sauvage. Son mari, qui, les séances terminées, avait envie, comme la querelle me l'apprit, d'aller au bal Willis, lui faisait d'amers reproches.

Je surpris cette phrase qui expliquait tout :

— C'est dégoûtant. Tu prends tout le cirage pour ta figure; on n'a seulement plus de quoi astiquer ses souliers.

Ce cri du cœur a servi pour moi de mot de la fin à la fête de Saint-Cloud, et je me suis en allé.

~ Les cérémonies commémoratives se succèdent dans toute l'Europe.

À Bergame, vient d'avoir lieu l'imposante solennité funèbre en l'honneur de Donizetti. Paris doit bien à cette occasion un souvenir à l'illustre maître qui a tant travaillé pour lui.

Quelle admirable organisation c'était que cet im-

provisateur de génie! Comme on se prend à l'admirer, lorsqu'on voit à l'œuvre la stérilité de la plupart des musiciens contemporains, fabriquant un opéra avec une seule mélodie débitée par fragments, comme un avaré coupant un liard en quatre.

Tout était de premier jet, chez Donizetti.

Si vous en voulez la preuve, je vous dirai comment fut composé *Don Pasquale*, cette amusante fantaisie pétillante de verve et d'inspiration.

En ce temps-là, Donizetti dînait toutes les semaines dans une maison amie avec quelques convives de choix.

Parmi ces habitués, Méry, Delacroix, Gozlan, Adolphe Adam et Altaroche, de qui nous tenons le fait.

Un jour, la conversation en vint à tomber sur la facilité de Donizetti.

On le défia et l'on paria séance tenante qu'il n'écrirait pas une partition en trois semaines. Un acte par semaine.

L'enjeu était un dîner chez Véfour pour tous les commensaux ordinaires, qui étaient témoins du pari.

Donizetti tint la gageure, et il fut convenu que de jeudi en jeudi il apporterait la besogne achevée.

Ainsi dit, ainsi fait. Le jeudi suivant, Donizetti arriva avec le premier acte de *Don Pasquale*.

Et comme il s'agissait d'un dîner à gagner, avec sa gaieté familière, il avait donné à chaque morceau le nom d'un des plats qui devaient composer le menu.

— Voici, dit-il en entrant et en montrant le rouleau de papier qu'il tenait sous le bras, voici le potage, les hors-d'œuvre, le poisson et une entrée.

Il continua ainsi. Au bout des trois semaines, il avait apporté le dessert.

Comme on l'applaudissait :

— J'ai oublié le café! s'écria-t-il. Attendez!

Sur quoi, se mettant au piano, il improvisa la fameuse sérénade, qui ne figurait pas dans la partition primitive et qui, depuis, a fait le tour du monde.

Pauvre grand Donizetti! qui aurait pensé alors, en le voyant plein de bonne-humeur et de santé, que sa vie aurait le dénoûment sinistre que vous savez?

~ Autres obsèques, moins pompeuses, mais rendues plus lugubres encore par le demi-silence qui s'est fait autour d'elles.

Que voulez-vous? Du temps de La Fontaine, on disait :

... Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie.

Le public, quand une artiste disparaît, est toujours porté à témoigner la même indifférence, à moins qu'il ne s'agisse d'une étoile de première grandeur.

Marie Cico n'était pas de ces étoiles-là; aussi, c'est à peine si la nécrologie a trouvé une vingtaine de lignes à lui dédier.

C'était pourtant un tempérament vraiment délicat.

Pas de flamme se répandant au dehors, mais un foyer intérieur de mélancolie et de grâce.

On a rappelé ce qu'avaient été les débuts de Marie Cico au petit café-chantant du Palais-Royal.

Ce café, à lui seul, méritait une description détaillée. On n'avait pas alors inventé les grands caravansérails, tels que l'Eldorado ou l'Alcazar; le café-chantant gardait un caractère d'intimité que, pour ma part, je préférerais de beaucoup à la promiscuité des vastes gamelles musicales.

Le café du Palais-Royal, où Marie Cico, que les habitués appelaient *Marie Secco*, à cause de sa maigre printanière, le café du Palais-Royal se composait de deux petites pièces d'un ancien appartement au second étage.

Une estrade en planches avait été installée près de la fenêtre, dans la deuxième pièce.

Là-dessus, trois dames dont les toilettes n'avaient rien de commun avec le dernier numéro de la *Revue de la mode*.

Le lion de la troupe était Darcier, qui attirait là tous les amateurs par sa diction originale, quittant la table où il prenait un bock avec les spectateurs pour aller dire quelque-une de ses remarquables compositions. *Le Bataillon de la Moselle* ou *les Doublons de ma ceinture*, par exemple.

C'était d'ailleurs dans les mœurs, ce sans-gêne. Il y avait perpétuelle communication entre le public et les artistes.

En voulez-vous une preuve?

Ces dames, outre un cachet de 3 à 5 francs, recevaient comme rémunération deux consommations par soirée.

Le garçon les leur apportait sur l'estrade, et elles les avalaient *coram populo* en échangeant des sourires avec leurs adorateurs, comme pour leur dire : *A votre santé!*

Or, un soir, comme la prima dona se mettait en devoir de déguster un *américain*, on entendit tout à coup une voix sonore s'écrier :

— Eugénie, tu abuses du grog! ça t'éraillera la voix.

C'était la maman de la diva qui lui lançait ce conseil hygiénique, de la place où elle savourait elle-même une absinthe gommée.

O naïvetés patriarcales! Voilà d'où Marie Cico était partie, pour arriver à tenir la première place à l'Opéra-Comique.

Que d'efforts pour parcourir ce chemin! Et au bout, la mort, venant brutalement interrompre cette carrière laborieuse!...

~ De la chanteuse disparue, passons à la cantatrice triomphante.

M^{me} la marquise de Caux a posé jeudi, à Londres, la première pierre d'un hôpital spécialement destiné aux maladies du larynx. MM. les Anglais, en croyant faire à la Patti une galanterie, n'ont-ils pas eu l'air, au contraire, de lui murmurer à l'oreille : *Memento quia pulvis es!*

Singulier à-propos que de rappeler combien est fragile l'instrument à qui la marquise de Caux doit sa célébrité! N'est-ce pas un peu comme si l'on invitait un oiseau à poser le premier barreau d'une cage, ou un peintre à inaugurer une maison de retraite pour les aveugles?

Le pavé de l'ours est de tous les pays.

~ Cherchons un peu noise à nos confrères.

Le spirituel courriériste du *Temps* publiait l'autre jour ce quatrain qu'il attribuait à Victor Hugo, et que tous les journaux ont reproduit en respectant scrupuleusement l'orthographe.

A Madame X...

Grâce à Boissier, douce colombe,
Heureux à vos pieds nous tombons;
Car les forts sont pris par les bombes,
Et les faibles par les bonbons.

V. H.

Or, ainsi écrites, les rimes sont fausses. *Colombe* au singulier; *bombes* au pluriel!!!

Victor Hugo a dû bondir.

Second lapsus.

Chacun a pu lire dans les faits divers ces lignes :

« Un certain nombre de marronniers des Champs-Élysées, des Tuileries et du boulevard Bonne-Nouvelle sont en ce moment couverts de feuilles nouvelles et en pleines fleurs. *Ce phénomène se présente, du reste, tous les ans à pareille époque...* »

Voyons, confrères, si cela se présente tous les ans, ce n'est plus un phénomène, convenez-en.

~ Propos recueilli sur le boulevard Montparnasse.

Un marbrier causait avec une voisine :

— Dame! oui, depuis qu'on n'enterre plus ici, le quartier est moins vivant.

J'ai assez aimé l'antithèse.

~ Variation sur le même thème.

Un jeune docteur faisait, cette semaine, ses débuts comme médecin chargé de constater les décès.

Il arrive avec l'émotion inséparable dans la première maison qui lui avait été désignée.

Et saluant avec trouble la personne qui était venue lui ouvrir la porte :

— Mille pardons... Pourrais-je voir un instant le défunt... sans le déranger?...

PIERRE VÉRON.



Mostar, capitale de l'Herzégovine, où se réunissent les plénipotentiaires des puissances européennes. — (D'après un croquis fait sur nature par M. Ch. Yriarte.)



Fugitifs bosniaques réfugiés sur le territoire autrichien, à Jasenovac. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Jean Beaumont, notre correspondant spécial.)



1. Vue générale de l'Exposition. 2. Illumination de Cologne. 3. Le service du banquet. 4. Les ames de la ville. 5. Grand banquet du Güerznich. 6. Excursion à Godesberg.

COLOGNE. — Fêtes de l'Exposition horticole de la Flora. — (Dessin de M. Valmay, d'après le croquis de M. Dick.)

LE CENTENAIRE DE MICHEL-ANGE

DIMANCHE ont commencé, à Florence, les fêtes du quatrième centenaire de Michel-Ange.

Le nombre des étrangers était incalculable, et la municipalité avait dû créer une commission spéciale dite *des logements*, pour assurer des logements à tous les invités. Cette commission, composée des plus illustres habitants de Florence, comptait parmi ses membres : MM. le comte Guarini, le comte Rucellai, Antinorri, Pelli-Fabroni, Parvers, Roti, les deux frères Bombicci, le marquis Torrigiani, le marquis Digerini-Nuti, Toscanelli, Cornotto, Fabrini, marquis de Piccolellis et Lorenzo Clatti. Ce comité, composé des plus illustres habitants de Florence, fait les honneurs de la ville aux grands personnages étrangers.

La cité florentine est pleine de souvenirs de Michel-Ange. Tout le monde va faire un pèlerinage à la maison qui porte son nom, *la casa Buonarroti*.

Cette maison est située dans la via Ghibellina; elle porte actuellement le n° 64. Elle ne comporte que trois étages, avec l'élévation d'une maison de sept étages à Paris. Au-dessus de la porte d'entrée, on voit une niche de marbre recouverte d'un socle. C'est là qu'est placé le buste de Michel-Ange, dont l'inauguration solennelle a eu lieu dimanche. Ce n'est pas ce qu'on appelle un palais, *palazzo*, mais une maison bourgeoise, *casa*.

Le premier étage de cette maison est un musée « michelangélique » que la branche aînée des Buonarroti, éteinte en 1858, a donné à la ville.

On y voit plusieurs œuvres de sculpture de Michel-Ange enfant et adolescent, des dessins, des autographes et une série curieuse de peintures du commencement du dix-septième siècle, représentant une vingtaine des scènes principales de la vie du sublime artiste, par exemple, Michel-Ange montrant à Léon X son projet de la façade de Saint-Laurent, recevant Paul III, Farnèse dans son atelier s'appuyant à côté de Jules II, etc.

Ces peintures sont curieuses. Elles sont l'œuvre de plusieurs bons artistes des premiers temps du dix-septième siècle, sous la direction de Michel-Ange le jeune, petit-neveu du grand artiste.

Les croquis de notre correspondant spécial nous sont parvenus trop tard pour pouvoir être gravés comme ils le méritaient et paraître dans le présent numéro; nous devons donc en renvoyer la publication à la semaine prochaine. Mais nous pouvons dès aujourd'hui donner à nos lecteurs une vue du tombeau de Michel-Ange, dans la Santa-Croce, véritable panthéon florentin où reposent Dante, Galilée, Machiavel, etc.

La façade de la Santa-Croce est revêtue de marbres blancs et noirs. A l'intérieur de la nef, aucun banc, aucune chaise qui gêne le coup d'œil et rapetisse l'édifice.

En entrant par la porte de droite, le premier tombeau que l'on rencontre est celui de Michel-Ange Buonarroti. Il se compose d'un piédestal orné d'une plaque de marbre violet, sur laquelle on a gravé cette inscription :

*Michæli-Angelo Bonarotio
E vetusta Simoniorum familia,
Sculptori, pictori et architecto,
Famâ omnibus notissimo.*

*Leonardus patruo amantiss. et de se optime merito
Translat. Româ ejus ossibus atque in hoc templo major,
Suorum sepulcro conditis cohortante sereniss.
Cosmo med.*

*Magno Hetruriz Duce. P. C.
Ann. sal. MDIO LXX
Vixit ann. L. XXX. VIII. M. XI D. XV*

Au-dessus de cette inscription, un sarcophage de marbre violet supporte le buste en marbre blanc de l'auteur du *Pensieroso*. Trois figures de femmes assises autour du sarcophage prient et pleurent. Au-dessus de ces beaux marbres, si vivants, un pinceau inhabile a peint à fresque, sur le mur, de véritables tentures soutenues par des Amours.

Tous les corps académiques, toutes les grandes Sociétés artistiques du monde étaient représentées aux fêtes

du Centenaire. L'Académie des beaux-arts avait délégué MM. Charles Blanc, Ballu, Charles Garnier et Meissonnier. Le directeur du musée du Louvre avait délégué M. Barbet de Jouy. La Belgique avait envoyé MM. Fraikin, de Marc et Heugeneyer, membres de l'Académie des beaux-arts. Les Académies de Gênes, d'Ancône, de Francfort, de Dusseldorf, de Dublin, etc., avaient envoyé des adresses au comité des fêtes du Centenaire.

Toutes les grandes villes de l'Italie étaient représentées dans le cortège officiel. S. M. le roi Victor-Emmanuel s'était fait représenter par le général Bezza, et S. M. l'empereur d'Autriche par M. le baron Otto de Travenz. — v. m.

L'INSURRECTION DE L'HERZÉGOVINE

NOUS serons sobres de détails aujourd'hui sur les événements de l'Herzégovine, qui perdent chaque jour de leur intérêt. Nous publions aujourd'hui la vue de Mostar, la capitale dont il a été longuement parlé dans ces derniers temps, et où sont réunis les plénipotentiaires des puissances européennes.

L'autre croquis représente les réfugiés des provinces bosniaques qui se sont trouvées compromises au commencement de l'insurrection. C'est en Croatie que les familles en question s'étaient réfugiées, et c'est de Jasenovat que notre correspondant nous l'adresse.

L. DE B.

EXPOSITION HORTICOLE A COLOGNE

Monsieur le Directeur,

PARTI le 24 août de Paris par l'express du matin, je suis arrivé à Cologne à sept heures du soir.

Le temps d'enlever la poussière de la route et d'endosser une toilette présentable, et nous nous rendons au Casino, où les commissaires de l'Exposition sont invités à souper.

Le 25, après nous être réunis au vice-consulat de France, nous nous dirigeons vers le jardin de la Société *la Flora*, situé aux portes de la ville.

A une heure de l'après-midi, l'Exposition est ouverte officiellement.

La section française, qui compte près de cent cinquante exposants, attire tous les regards. On remarque particulièrement l'exposition des tabacs du gouvernement français, une magnifique collection de glaiveaux de M. Vilmorin et les épreuves de photochromie (ou photographie en couleur) du nouveau procédé de M. Vidal, qui est une véritable révolution artistique dont l'honneur revient à la France. On en parlera bientôt et beaucoup à Paris. Les Allemands, ajouterai je, sont entièrement dérouterés par ces merveilleux tableaux de fleurs qui reproduisent la nature avec une couleur et une perfection inimitables.

A six heures du soir, les invités se dirigent vers le grand édifice gothique appelé le *Gürzenich*, dans la grande salle duquel est servi le dîner offert par la ville de Cologne. Cette salle, située au premier étage, est entièrement lambrissée et plafonnée en chêne sculpté et doré.

A droite, se trouve accrochée à la muraille la vieille bannière de Cologne, qui date au moins de quatre cents ans, et sur l'étoffe de laquelle on voit, peintes et dorées, les armes de la ville, sur un fond représentant une vieille vue de Cologne et qu'entoure une bordure composée de tous les écussons des fiefs des anciens princes-électeurs. Le service est magnifique. Devant notre couvert, se dresse une véritable légion de verres, depuis la coupe de Bohême de couleur verte, au haut pied formé de raisins, jusqu'à la coupe large et évasée des fabriques de Baccarat. Les chaises à haut dossier, en vieux chêne sculpté aux armes de Cologne, sont

fort belles et complètent bien la salle. A nos places, se trouve le menu du dîner, imprimé sur une carte glaciée en caractères rouges et bleus, ornés de charmants dessins gothiques. Le service est fait par des domestiques en livrée rouge écarlate galonnée argent. Le dîner finit à dix heures et la soirée se termina par une réunion sur la terrasse du *Marienbildchen*, à Deutz, de l'autre côté du Rhin.

La journée du 26 a été entièrement consacrée à une excursion pittoresque des bords du Rhin, offerte aux comités des fêtes de l'Exposition.

A midi nous quittons Cologne. Notre train suit la ligne qui remonte la rive gauche du Rhin, et après avoir traversé Bonn, nous arrête à la petite station de Godesberg, le Saint-Cloud des Colonnais.

Nous sommes reçus à la gare par la compagnie des francs arquebusiers portant un charmant uniforme : tunique verte à pattes noires et blanches, le chapeau tyrolien orné de plumes de coq, le pantalon blanc, le baudrier en cuir verni orné de plaques et chaînettes en argent, supportant le couteau de chasse à manche de corne de cerf qui s'adapte au canon épais et à pans de leurs carabines de précision. Leur drapeau en soie blanche représente un chevalier à genoux devant une vieille tour. Après un excellent dîner à l'hôtel Blintzler nous nous remettons en route; il est cinq heures. Des voitures attelées en poste de chevaux ornés de grelots et de queues de renard nous conduisent à Rolandseck. Rien de plus pittoresque que le costume des postillons; chapeau en cuir à panache, veste bleu foncé à plaque d'argent attachée au bras droit par un large galon rouge, grosses bottes, trompette portée en sautoir et maintenue sous le bras gauche par une longue fourragère rouge et blanche.

Un bateau à vapeur de la Compagnie rhénane nous attend, tout pavisé, au pied de Rolandseck; il nous faut descendre le Rhin. Les populations des villages riverains nous saluent au passage de leurs fanfares, de leurs *hoch!* et des décharges de leurs couleuvrines. Sur le Rhin, ce ne sont que bateaux-flèches, effrayants à voir cheminer, tant ils sont chargés de monde, longues embarcations à voiles, bateaux à vapeur enrubannés et parés des couleurs de toutes les nations.

Peu à peu la nuit arrive; de tous côtés, ce ne sont que feux d'artifice et flammes de Bengale. A huit heures et demie, nous arrivons devant Cologne, et là, le spectacle devient tellement grandiose, que je renonce à vous le décrire. A un signal, la cathédrale et les vingt-quatre églises et monuments publics (Saint-Géréon, Saint-Guibert, Saint-Pierre, Sainte-Ursule, Sainte-Marie, l'église des Apôtres, l'hôtel de ville, le Gürzenich) nous apparaissent tout à coup embrasés de feux de Bengale roses et verts et ruisselants de cascades de feux; toutes les maisons sont illuminées; des clochers s'échappent de véritables pluies d'étincelles et du sommet des tours d'enceinte les fusées se succèdent sans interruption. L'artillerie salue à coups répétés l'arrivée de notre vapeur, et à chaque décharge nous voyons une longue langue de feu traverser les épais nuages de poudre. Le Rhin est couvert de barques pavisées de lanternes vénitienes; de hardis nageurs entourent notre vapeur, se tenant, d'une main, sur l'eau, agitant de l'autre une torche en résine, et portant, fixé sur le sommet de la tête, un pot de feu de Bengale. Le pont de bateaux est ouvert et le pont du chemin de fer déverse de véritables cascades de feu dans le Rhin. A huit heures et demie, nous débarquons à la Frohngasse; nous nous rendons par une allée éclairée à giorno au jardin *la Flora*, où, sur la pelouse, est tiré un feu d'artifice, qui nous paraît bien maigre en comparaison de l'immense illumination à laquelle nous venons d'assister au Rhin.

DICK

P.-S. — Dans la distribution des prix de l'Exposition qui a eu lieu le 27 août, la section française a obtenu un éclatant et écrasant triomphe. Tous nos exposants ont reçu des récompenses et l'exposition des tabacs du Gouvernement a obtenu la grande médaille d'or, qui lui a été décernée par acclamation.

COURRIER DU PALAIS

ENCORE une affaire qui rappelle par ses détails celle du *Federis-Arca* : le capitaine Solge commandait le brick *Rose-Ferdinand*, dont il était le propriétaire et qu'il avait chargé de marchandises lui appartenant, à destination de Rio de Janeiro. Le 2 septembre 1874, le brick sortait du port de Marseille avec neuf hommes d'équipage. De ces neuf hommes, il y en avait dernièrement sept sur le banc des accusés de la cour d'assises des Bouches-du-Rhône; un huitième avait dû être débarqué, après quelques jours de route, à Sainte-Croix-de-Ténériffe, tant ses manœuvres tendaient clairement à provoquer la révolte qui eut lieu plus tard. Cet homme était officier à bord, et, en vérité, on peut dire que les lamentables événements dont le brick *Rose-Ferdinand* a été le théâtre sont son ouvrage; quand le capitaine Solge s'est défait de lui, le mal était fait. Le neuvième était un matelot grec nommé Micholinos; les révoltés l'ont jeté à la mer après l'avoir frappé à coups de baïonnette, après avoir tiré sur lui plusieurs coups de revolver, après l'avoir assommé à l'aide d'un espar. Pendant une demi-heure, ce malheureux, accroché au navire, avait encore la force de pousser des cris de détresse, et ces appels déchirants faisaient rire l'équipage. Le crime de Micholinos était d'avoir fait observer aux révoltés qu'ils étaient incapables de conduire le navire, qu'ils passaient tout leur temps à boire, à dormir, et que le brick allait où il voulait et arriverait Dieu sait où!

Ce qui m'a le plus douloureusement impressionné dans cette affaire, c'est la jeunesse des accusés; un seul est âgé de vingt-huit ans, puis les autres ont vingt ans, dix-huit ans, dix-sept ans, quatorze ans! La cause, ou plutôt le prétexte de cette révolte fut une voie d'eau considérable qui se déclara tout à coup; le travail des pompes devint naturellement excessif et fit murmurer les matelots; mais il fallait pomper ou sombrer. Le capitaine ordonne à Valade, le lieutenant, de se mettre à la pompe; Valade refuse; ces scènes se renouvellent plusieurs fois. Valade insulte le capitaine, le menace, lui porte le poing à la figure, et enfin, comme le capitaine vient de donner l'ordre de le mettre aux fers, il le frappe à la tête, il cherche à l'étrangler. L'équipage restait témoin muet et impassible de cette scène. Cependant Valade est mis aux fers, mais il n'y reste qu'une demi-heure, le capitaine lui fait grâce! Il eut tort, il faut le dire bien haut; ce brave capitaine Solge, auquel tous les accusés et même quelques témoins à décharge ont reproché d'être dur et brutal envers ses matelots, poussa en ce moment l'indulgence jusqu'à la faiblesse. Un complot était tramé depuis longtemps; Valade est à peine libre qu'il se précipite sur le capitaine, lui arrache la barbe, lui meurtrit le visage. Une heure après, le capitaine, qui est descendu dans la cale, s'y trouve enfermé; des cris de triomphe se font entendre sur le navire. Sur l'ordre de Valade, on a cloué le panneau des portes. Quand il peut sortir, c'est pour se voir menacé de mort, renversé, lié, garrotté; il se débarrasse encore de ses liens et parvient à se réfugier dans sa cabine; mais alors Valade tire sur lui trois coups de revolver, et les révoltés clouent la porte de la cabine, n'osant plus, devant l'attitude de défense énergique du capitaine, se livrer à de nouvelles violences, et c'est alors, après le meurtre de Micholinos, que Valade fit broyer une certaine quantité de pierre infernale qu'il avait prise dans le coffre aux médicaments, et donna cette poudre au mousse Héblé en lui ordonnant de la mélanger aux aliments du capitaine Solge. Le mousse eut peur et jeta la poudre dans la mer. Les révoltés avaient formé le projet de faire échouer et sombrer le brick; mais ils en étaient à la période de lassitude, ils étaient en quelque sorte démoralisés par leurs excès même, et ils commencèrent à composer avec le capitaine, qui s'engageait à garder le silence sur leurs méfaits, à payer à chacun sa solde, son rapatriement et 500 fr. de gratification.

Valade a dix-huit ans, et la cour l'a condamné, ainsi que Dupont, aux travaux forcés à perpétuité; trois accusés, dont le mousse Héblé, ont été acquittés, et deux autres matelots, Bard et Artère, ont été condamnés à quinze ans et à douze ans de travaux forcés. Voilà quelle est la fin nécessaire du drame, et il importe que cela soit proclamé. On paraît croire que ces révoltes

en mer ne sont pas toutes connues, et que bien des scènes de ce genre ont lieu dont l'espace et l'Océan seuls gardent le secret; c'est une erreur: ces crimes ont nécessairement pour complices et pour témoins tous les hommes de l'équipage, et tous les caractères ne sont pas de la même trempe. Nous savons ce que valent ces solennels serments de silence éternel, de discrétion à toute épreuve, et jamais la révélation n'a manqué.

J'ai laissé se dérouler, sans vous en dire un mot, l'affaire non moins dramatique, non moins lugubre, qui vient d'être jugée par le conseil de guerre de Paris. Je veux parler de l'exécution des Hautes-Bruyères. J'avais l'intention de la résumer seulement en quelques mots, ce que je vais faire. J'obéis en cela à un sentiment que bien des gens partagent; la justice fait son œuvre et elle a raison; mais, autant que possible, ne cherchons pas à rappeler les événements de ces deux années néfastes, 1870 et 1871. Voici les faits: Un malheureux garçon, nommé Thibaut, faisait partie d'un bataillon de fédérés caserné à la redoute des Hautes-Bruyères; un soir, il se rendit au village de l'Hay; il but et bavarda dans divers cabarets; c'était, a dit un témoin, «un pauvre imbécile, plus bête que méchant;» mais il arriva que trois attaques successives et heureuses des troupes régulières coïncidèrent avec les propos qu'avait tenus Thibaut dans les cabarets. Ce malheureux avait eu l'idée d'échanger son uniforme contre une blouse et un pantalon de coutil; on supposa qu'il avait passé les lignes et qu'il avait donné d'utiles renseignements à l'armée de Versailles. Quel fut l'interrogatoire qu'il subit? quelles furent ses déclarations, ses aveux? fut-il menacé de mort, et, sous cette pression, convint-il qu'il avait fait le métier d'espion? Tout cela est obscur et au moins douteux, en raison surtout de sa faiblesse d'esprit. Une cour martiale fut constituée, qui le condamna à la peine de mort, et la sentence fut exécutée le lendemain.

Onze membres de la cour martiale et du peloton d'exécution ont été traduits devant le conseil de guerre. Il est triste et consolant à la fois de voir avec quelle hésitation le peloton d'exécution exécuta cette sentence. Ceux qui devaient commander, ceux qui devaient obéir, ont cherché comme à l'envi à se soustraire à cette terrible responsabilité, et pourtant l'exécution eut lieu, le condamné de cette cour martiale improvisée est tombé mort, et le «coup de grâce» lui a été tiré dans l'oreille. Hélas! faiblesse et démoralisation de toutes parts.

«C'est tout de même malheureux de mourir comme ça, sans avoir jamais fait de mal à personne,» disait Thibaut en marchant à la mort.

«Sa seule faute, a dit le témoin Donnet, épicier à l'Hay, fut d'avoir bu un coup de trop!»

De combien d'hésitations, de combien de faiblesses se compose quelquefois un crime!

Le conseil de guerre, présidé par M. de Biré, colonel au 13^e régiment de chasseurs à cheval, a prononcé contre quatre accusés, dont deux contumax, une condamnation à la peine capitale; deux autres accusés ont été condamnés, l'un aux travaux forcés à perpétuité, l'autre à dix ans de la même peine, et enfin les quatre derniers subiront chacun cinq ans de réclusion, et, à l'expiration de leur peine, seront soumis à dix ans de surveillance de la haute police.

Peut-être ai-je oublié aujourd'hui quelque autre affaire d'importance; mais, autant que je le puis, je respecte ce principe admis par tous les chroniqueurs, qu'il faut toujours finir sur la note comique, et je vous parlerai du sorcier de Colombes. Ainsi, remarquez-le bien, ce n'est pas au sein d'une province éloignée qu'a fleuri cet ouvrier maçon, doué de la faculté de guérir son prochain en dépit de la Faculté, c'est à Colombes, à dix minutes du centre de la civilisation et des lumières, c'est dans le département de la Seine.

Il se nomme Biblot, et il reste convaincu de l'existence de son pouvoir surnaturel; il admet bien qu'il exécutait à ses inspirations quelques gestes désordonnés, quelques manifestations excentriques, comme de danser sur place ou autour du malade, ou de prodiguer des signes de croix sur ses emplâtres de blanc d'Espagne délayé dans du vinaigre; il admet bien qu'il apportait dans des bouteilles un liquide mystérieux dont la base était le jus de réglisse; mais c'était de sa part pure concession aux préjugés humains.

Et pourtant une bonne moitié des témoins, principalement ceux qui avaient eu des entorses ou des luxations, reconnaissent qu'ils ont été guéris presque instantané-

ment. Il faut bien convenir que tout n'est pas dit sur l'art du *rebouteur*. Si j'avais l'honneur d'être médecin, j'étudierais cela, et de bonne foi.

En résumé, Biblot a regu d'une vingtaine de malades de misérables sommes, et il a été condamné, pour escroqueries, à trois mois de prison, et pour exercice illégal de la médecine, établi par quatorze contraventions, à quatorze fois dix francs d'amende...

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier!

PETIT-JEAN.

LA PUPILLE

(Suite)

APPRENEZ-LUI ma mort avec tous les ménagements possibles... »

J'espère avoir suivi de point en point cette instruction, madame la comtesse. — Allez, Samuel, parler me fait un mal horrible, reprit le comte, et j'ai beaucoup à souffrir encore avant d'expirer, je le sens; ma seule consolation est de mourir dans ce pays et de savoir que je reposerai auprès de ma chère femme que j'ai tant aimée.

— Il ferma les yeux sur ces paroles, et, malgré son désir, je restai à son chevet toute la nuit. Il souffrit énormément, ainsi qu'il l'avait prévu, mais enfin il fut soulagé en perdant connaissance, et, quand le jour parut, il expira. J'ai accompli les deux tiers de ma mission auprès de vous, madame la comtesse, il me reste encore à déposer entre vos mains la fortune de M^{lle} de Blangy. Avant de quitter Francfort, j'ai fait mon bilan; la part du défunt s'élève à trois cent quarante-cinq mille florins, ce qui fait en argent de France sept cent quarante mille francs environ. C'est une somme, madame la comtesse, et je ne pourrais la distraire de notre avoir sans causer à M. de Blangy et à moi un préjudice considérable. Aussi, profitant de la permission que m'a donnée M. le comte de liquider à mon aise, voici ce que j'ai fait... J'ai, dans ce portefeuille, vingt-quatre traites de quinze mille florins chacune, payables de mois en mois à une caisse, ce qui fait trois cent soixante mille florins; la dernière traite acquittée, c'est-à-dire dans deux ans, nous établirons le compte des intérêts, sur lequel, comme vous avez dû le remarquer, quinze mille florins déjà se trouvent compris dans ces valeurs, et M^{lle} Cyprienne recevra ce qui est dû, à un kreutzer près, foi de Samuel Warther, je vous le jure.

Tout en établissant ses comptes, l'Allemand avait ouvert un portefeuille et en avait tiré les valeurs dont il venait de parler à M^{lle} de Blangy.

L'air honnête de son interlocuteur avait convaincu la comtesse que Samuel Warther était un homme intègre, incapable de la moindre indécatesse, et elle ne douta pas un seul instant que les calculs établis par lui ne fussent d'une exactitude parfaite; malgré cela, au moment d'assumer sur elle la grande responsabilité de défendre désormais les intérêts de sa nièce, elle recula devant cette tâche imposante, et répondit:

— Je ne connais rien aux affaires, monsieur, et je suis persuadée que ces papiers sont complètement en règle.

— Complètement, en effet, je vous l'affirme.

— Cependant, je désirerais que vous traitassiez ces questions d'intérêt avec maître Leprévost... le notaire de notre famille.

— C'est fort juste, madame; mais j'ai peu de temps à passer en France; mes affaires me réclament à Francfort, et je serais fort désireux d'y retourner le plus tôt possible.

— Rien ne sera plus facile, monsieur; M^{re} Leprévost habite Bressuire, et demain matin vous pourrez vous entendre avec lui, je le ferai prévenir... et maintenant voyez-vous encore un inconvénient à ce que j'embrasse ma nièce?

— Aucun, madame la comtesse.

Quelques instants après, Cyprienne, que portait Lisbeth, apparaissait sur le seuil de la porte du salon dans lequel cette scène venait de se passer.

La petite fille dormait d'un profond sommeil, et



Monde illustré. — No 902.

Bureaux : 13, quai Voltaire.

RESPHA PROTÈGE LES CORPS DE SES FILS CONTRE LES OISEAUX DE PROIE

TABLEAU DE M. BECKER (SALON DE 1875)

Desin de M. Péliissier

ses longs cils baissés ombrageaient d'une teinte douce le dessous de ses yeux légèrement bistrés.

Elle était rose et blanche, un peu frêle et d'une douceur de physionomie exquise.

Des mèches soyeuses de cheveux châtain s'échappaient du manteau à capuchon dont elle était enveloppée.

Ses traits étaient mignons et encore indécis ; néanmoins on pouvait déjà affirmer qu'elle ne serait jamais laide, car l'ensemble de sa petite figure était d'une extrême amabilité, et rien de trop saillant ne se faisait remarquer en elle.

Lisbeth, grande et forte Allemande, de la taille d'un grenadier, portait l'enfant sans sourciller, comme si Cyprienne n'eût pas pesé plus qu'une plume.

Roide et impassible dans son pittoresque costume d'Heidelbergeoise, elle semblait contempler la petite fille comme une véritable relique.

Les caresses que prodigua la comtesse à sa nièce la réveillèrent bientôt.

De ses deux grands yeux vert de mer, elle enveloppa M^{me} Blangy d'un regard plein de reconnaissance et d'étonnement.

— C'est M^{me} la comtesse, votre tante, mademoiselle Cyprienne, dit Samuel en s'avançant.

— Ma tante ? répéta Cyprienne.

— Qui sera bientôt votre mère, chère enfant.

Disant ces mots, M^{me} de Blangy enleva à Lisbeth son précieux fardeau et redressa sa nièce sur ses genoux.

Après quelques questions auxquelles Cyprienne ne répondit que vaguement, la comtesse la vit fermer de nouveau les yeux malgré elle.

M^{me} de Blangy sonna Jean et lui fit conduire Lisbeth et l'enfant dans une des chambres les plus convenables du château, après quoi on procéda à l'installation de Samuel Warther dans un appartement fort convenable aussi.

En quittant la comtesse, le banquier lui recommanda encore de ne point oublier de faire venir M^e Leprevost le lendemain, et, sur l'assurance de M^{me} de Blangy qu'elle n'aurait garde d'y manquer, il se retira à reculons, faisant force salutations et humant une grosse prise qu'il divisa en plusieurs parties, entre chacune desquelles il soupira profondément.

M^e Leprevost s'empessa d'accourir au premier appel de sa cliente.

C'était un homme de cinquante ans, dont la réputation de probité, fort méritée, s'étendait de Bressuire à Rennes.

Depuis qu'il était notaire, il avait eu la direction de la fortune de M^{me} de Blangy et de celle de Lionel, et tous deux n'avaient jamais eu qu'à se louer de ses bons et loyaux services.

M^e Leprevost ne payait pas de mine.

Il était petit, très-maigre, presque entièrement chauve ; il possédait une légère toux chronique qui marquait son passage, comme le grelot suspendu au cou d'un épagneul signale sa présence.

Sa mise n'était pas le dernier mot du bon goût.

Ennemi des modes, préoccupé exclusivement des intérêts de ses clients, il portait le même habit bleu jusqu'à ce qu'il fût complètement usé.

Ses pantalons et ses gilets avaient le même sort. Souvent, ce piètre accoutrement avait attiré quelques railleries à M^e Leprevost, qui les recevait de l'air le plus étonné du monde.

— Maître Leprevost, vous feriez bien d'aller chez votre tailleur.

A ces mots, le digne notaire jetait sur toute sa personne un coup d'œil surpris et interrogateur ; puis, rentré chez lui, il se brossait avec un soin extrême et continuait à user ses habits jusqu'au fil.

Néanmoins, son livre de dépenses personnelles, qu'il tenait avec un soin extrême, portait, à l'article tailleur, un chiffre suffisant pour vêtir un élégant ; et pourtant Mathieu, le tailleur de Bressuire, disait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas de plus mauvais client que M^e Leprevost.

Seuls, les pauvres connaissaient ce mystère et auraient pu l'expliquer.

Le compte tailleur, ouvert au livre particulier du notaire, était un moyen ingénieux de dissimuler ses aumônes.

Le matin du jour où Samuel Warther l'attendait

au château de Blangy, le costume de M^e Leprevost n'était encore qu'à mi-terme.

L'habit était sans tache, le pantalon ne brillait légèrement qu'à la place des genoux, et tous les boutons, sauf un, retenaient son gilet. Son linge, éblouissant de blancheur, comme de coutume, était le luxe du notaire et effaçait les côtés reprochables de ses vêtements.

M^{me} de Blangy le présenta au banquier et, ayant appris à M^e Leprevost ce qu'elle attendait de lui, elle le laissa avec Warther.

L'entrevue fut assez longue, non pas parce qu'ils ne tombèrent pas tout à fait d'accord, mais Samuel trouva moyen de la prolonger par des circonlocutions si grandes et si multiples avant d'aborder le point principal de leur entretien, que M^e Leprevost eut toutes les peines du monde à le faire arriver à une explication nette.

En principe, il admit les propositions de Warther, ainsi que ses termes de payement, se réservant, toutefois, avant de les accepter définitivement, de faire prendre à Francfort quelques renseignements sur sa position de fortune.

Cette mesure de précaution ne blessa aucunement Samuel, qui n'avait jamais traité avec personne sans trois bonnes signatures et tous les renseignements et références désirables.

M^e Leprevost et lui se quittèrent dans les meilleurs termes, et M^{me} de Blangy se félicita d'avoir fait venir le notaire, à qui elle confia le soin de faire rentrer la fortune de Cyprienne dans ses mains au fur et à mesure de l'échéance des traites acquittées par Warther et d'employer ces sommes le plus avantageusement possible pour sa nièce.

Samuel Warther quitta Blangy le soir même.

Quelques jours après, M^e Leprevost se fit annoncer chez la comtesse.

Les renseignements qu'il avait fait prendre à Francfort lui étaient arrivés.

On n'en pouvait recueillir de meilleurs : trois maisons de banque avaient répondu que Samuel Wachter jouissait sur la place d'un crédit de premier ordre.

N'ayant plus à s'occuper de la fortune de sa nièce, M^{me} de Blangy put s'abandonner complètement au bonheur d'avoir auprès d'elle cette enfant vive et gaie qu'elle adorait pour son extrême gentillesse et dans laquelle elle retrouvait les traits de sa sœur.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

RESPHA

Si le tableau de M. Becker n'a pas obtenu tous les suffrages lors de son exposition au palais des Champs-Élysées, on peut dire qu'il est un de ceux qui ont fait le plus de sensation. A ce titre, nous ne pouvons manquer de publier cette œuvre si puissante et si dramatique. Nous ne reviendrons pas sur la critique qui en a été faite ici par une plume autorisée ; nous nous contenterons de reproduire la citation bibliographique du livret du Salon qui a inspiré l'auteur. Le lecteur fera ainsi la part de l'imagination et la part de l'histoire.

Du temps de David, il y eut une famine qui dura trois ans. David consulta l'oracle du Seigneur, et le Seigneur lui répondit que cette famine était arrivée à cause de Saül et de sa maison, qui était une maison de sang, parce qu'il avait tué les Gabaonites. — David dit aux Gabaonites : « Que puis-je faire pour réparer l'injure que vous avez reçue ? » Ils lui répondirent : « Qu'on nous donne au moins sept des enfants de Saül afin que nous les mettions en croix pour satisfaire le Seigneur. » David prit les deux fils de Respha, fille d'Aïa, qu'elle avait eus de Saül, et cinq fils que Mérah, fille de Saül, avait eus d'Hadriel, et les mit entre les mains des Gabaonites, qui les crucifièrent... Respha demeura là depuis le commencement de la moisson, jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur eux, et empêcha les oiseaux de déchirer leurs corps.

(Ancien Testament, *les Rois*, liv. II, ch. 21, v. 1 à 10).

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 19. — *Quel est le caractère historique des deux illustres charlatans du XVIII^e siècle, CAGLIOSTRO et le COMTE DE SAINT-GERMAIN ?*

(suite)

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

Lettre de M. JULIEN S. (Besançon) :

« Je ne sais sur quelle autorité certains biographes supposent que le comte de Saint-Germain est né à Besançon. C'est peut-être que la Franche-Comté a toujours été une terre féconde en illuminés.

On trouve des détails sur le comte de Saint-Germain dans les *Œuvres inédites de Grosley* (tome III, page 324 et suivantes). Il en est question dans le *Mercur étranger*, la *Correspondance de Voltaire*, la *Gazette de Grimm*, les *Mémoires de M^{me} du Hausset*, *Figuière*, *Histoire du merveilleux*, etc.

On peut, d'après les témoignages contemporains, se le représenter tel qu'il se montra à la cour de Louis XV. Il paraissait avoir cinquante ans ; il avait l'air fin et spirituel, il n'était ni gras ni maigre, d'une taille moyenne et très-robuste. Il était mis d'ordinaire avec une simplicité de bon goût, qui faisait valoir l'éclat des diamants qu'il portait aux doigts et qui enrichissaient sa tabatière et sa montre. Il affectait une grande sobriété.

Diderot fait mention de ce singulier personnage dans sa *Correspondance avec M^{lle} Voland*.

« ... On parla d'un M. de Saint-Germain, qui a cent cinquante à cent soixante ans, et qui se rajeunit quand il se trouve vieux. On disait que si cet homme avait le secret de rajeunir d'une heure, en doublant la dose, il pourrait rajeunir d'un an, de dix, et retourner ainsi dans le ventre de sa mère. »

« Le comte de Saint-Germain était un chevalier d'industrie qui, comme Cagliostro, passait pour avoir trouvé un élixir vital. Il fut employé dans la police diplomatique, et joutit à Londres d'une célébrité plus grande encore que celle que la crédulité lui fit en France. Le *London Chronicle* était rempli de ses miracles. Quand il racontait une anecdote de François I^{er}, par exemple, il ne manquait jamais, pour entretenir la confiance de ses croyants, de dire : « *Le roi se tourna vers moi...* » (Note des Mémoires.)

Gazette de Grimm :

« Le comte de Saint-Germain a paru à tous ceux qui l'ont connu un homme de beaucoup d'esprit. Il avait cette éloquence naturelle qui est la plus propre à séduire ; il savait beaucoup de chimie et l'histoire comme peu de personnes l'ont apprise. Il avait le talent de rappeler dans la conversation les événements les plus importants de l'histoire ancienne et de les raconter comme on raconte l'anecdote du jour, avec les mêmes détails, le même degré d'intérêt et de vivacité. »

Le maréchal de Belle-Isle, qui l'avait connu en Allemagne, l'amena en France vers 1740, et le présenta à M^{me} de Pompadour, qui ne tarda pas à l'admettre dans son intimité. Louis XV lui fit aussi un gracieux accueil, s'entretint souvent et longuement avec lui, et lui donna un appartement à Chambord.

Voici une curieuse anecdote, racontée par M^{me} du Hausset :

Un jour, M^{me} de Pompadour lui dit devant moi, à la toilette :

— Comment était fait François I^{er} ? C'est un roi que j'aurais aimé.

— Aussi était-il très-aimable, dit Saint-Germain.

Et il dépeignit ensuite sa figure et toute sa personne, comme l'on fait d'un homme que l'on a bien considéré. Il continua sur le connétable, sur la cour, puis sur Marie Stuart, sur Marguerite de Valois.

Madame lui dit en riant :

— Il semble que vous avez vu tout cela.

— J'ai beaucoup de mémoire, dit-il, et j'ai beaucoup lu l'histoire de France. Quelquefois je m'amuse, non pas à faire croire, mais à laisser croire que j'ai vécu dans les plus anciens temps.

— Mais, enfin, vous ne dites pas votre âge, et vous

vous donnez pour fort vieux. La comtesse de Gergy, qui était, il y a cinquante ans, je crois, ambassadrice à Venise, dit vous y avoir connu tel que vous êtes aujourd'hui.

— Il est vrai, madame, que j'ai connu, il y a longtemps, M^{me} de Gergy.

— Mais, suivant ce qu'elle dit, vous auriez plus de cent ans aujourd'hui.

— Cela n'est pas impossible, dit-il en riant; mais je conviens qu'il est possible que cette dame, que je respecte, radote.

— Vous lui avez donné, dit-elle, un élixir surprenant par ses effets. Elle prétend qu'elle a longtemps paru n'avoir que vingt-quatre ans. Pourquoi n'en donneriez-vous pas au roi?

— Ah! madame, dit-il avec une sorte d'effroi, que je m'avise de donner au roi une drogue inconnue, il faudrait que je fusse fou.

Si cette conversation eût été entendue, elle eût sans doute bien diminué les exagérations de la crédulité publique; mais il n'entraîna pas dans les desseins du comte d'éclairer l'opinion, qui lui attribuait une puissance pour ainsi dire surhumaine. On disait qu'il avait plus de deux mille ans, et qu'il avait connu Jésus Christ; on parlait avec admiration de cet élixir qui perpétuait sa vie, de ses immenses richesses, de ses secrets pour faire grossir les perles et pour enlever les taches des diamants sans diminuer leur poids. Le fait est qu'il avait une grande fortune et qu'il étalait parfois un luxe inouï. Un jour, il montra à M^{me} de Pompadour une boîte qui contenait des topazes, des rubis, des émeraudes, le tout d'une très-grande valeur. Une autre fois, il parut à la cour avec des boucles de souliers et des jarrettières de diamants, qu'on estima au moins 200,000 francs. D'où tenait-il sa richesse? On n'a pu le savoir. On ignore sa naissance et son véritable nom. La croyance la plus répandue, c'est qu'il tirait ses ressources de quelque cour étrangère, pour laquelle il remplissait l'emploi d'espion. Selon d'autres, il était fils d'un juif de Bordeaux et d'une princesse qu'on ne désigne pas.

M^{me} du Hausset dit que le roi en parlait quelquefois comme étant d'une illustre naissance, et elle incline à le croire bâtard d'un roi de Portugal.

Un de ses biographes, auquel nous empruntons ces détails, apprécie ainsi son caractère, son rôle et son influence :

La vie de cet homme étrange, de ce conte pour rire, comme l'appelle Voltaire, semble une création féerique, et les nuages, dont il eut l'art de s'entourer pour grandir son rôle et surprendre la crédulité de ses contemporains, le dérobent encore aujourd'hui à la sagacité des plus habiles recherches. Mais si les faits qu'on a pu recueillir ne sont ni assez nombreux, ni assez décisifs pour percer le mystère de cette existence, ils servent du moins à mettre en lumière l'état d'esprit dans lequel se trouvait, au dix-huitième siècle, la haute société française. En jetant Paris dans le scepticisme, les philosophes n'avaient pas éteint cette foi au merveilleux, qui paraît être une des conditions essentielles de la vie humaine, et, pour remplacer la croyance aux miracles de la religion, surgissait une croyance à d'autres miracles et à un autre surnaturel. Alors virent les hommes, sortis on ne sait d'où, qui promettaient des prodiges, et qui montraient les images des personnes dont on regrettait la mort ou l'absence. Écoutés et largement rétribués, ils virent le monde se réunir autour de leurs miroirs magiques. Aucun ne devint plus à la mode que le comte de Saint-Germain, et bientôt il ne fut bruit que de lui. Ce n'est pas seulement à des effets de charlatanisme qu'il faut attribuer son succès, mais surtout à son mérite personnel.

Si l'on pouvait ajouter foi aux *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, on aurait une explication bien plus vraisemblable du rôle joué par Saint-Germain, de son influence sur les hauts personnages, et des richesses dont il disposait. Ces mémoires, en effet, le font grand-maître de la franc-maçonnerie, et assurent que Cagliostro reçut de lui l'initiation avant d'aller établir en Courlande les loges maçonniques selon le rite égyptien; mais ce livre est trop peu digne de créance pour qu'on établisse rien de certain sur les assertions qu'il avance.

Ce qu'il est impossible de nier, c'est la domination que le comte de Saint-Germain exerçait autour de lui, domination extraordinaire, surtout si on ne lui cherche pas une cause occulte. Car on ne peut, en ce cas,

l'attribuer qu'à sa force individuelle, c'est-à-dire à la supériorité de son intelligence ou à l'énergie de sa volonté.

Il ne fut, en effet, ni apôtre du magnétisme, ni un évocateur d'esprits, et tous les prodiges qu'il opéra se réduisaient à déployer une volonté assez puissante pour éveiller chez les autres, au moyen d'effets de catoptrique, des sensations illusives, à surexciter leur imagination au point qu'ils crussent voir, dans le miroir magique, les personnes dont ils désiraient l'apparition.

Le véritable succès du comte de Saint-Germain fut à Paris. Jusque-là, en Hollande, en Allemagne, à Venise, à Londres, on ne lui avait prêté qu'une attention distraite et mêlée d'ironie. Lorsqu'il quitta la France, il alla d'abord à Hambourg, puis auprès du landgrave de Hesse, et, après avoir si longtemps excité l'étonnement et l'admiration, il passa ses derniers jours loin du bruit. Il mourut à Slesvig en 1784.

(A suivre.)

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

L'ENLIZÉE DU MONT SAINT-MICHEL

TANTÔT au milieu d'un désert de sable onduleux comme les cimetières pauvres, tantôt au milieu d'une baie sinistre d'où surgissent de loin en loin des rochers noirs ayant la forme de tombeaux, le Mont ressemble à un grand mausolée gothique, élevé par de pieuses mains au-dessus de ces villages disparus dont la tradition a gardé le souvenir et de ces grèves terribles qui, d'année en année, engloutissent tant de victimes dans leurs tangles.

Depuis longtemps cependant des cris de détresse n'avaient retenti au dehors des vieux remparts. La mer montait à ses heures sur les voies abandonnées des pêcheurs et des voyageurs plus prudents, effaçait la trace de leurs pas précipités, léchait le pied des vieilles tours et se retirait sans que ses vagues écumeuses servissent de linceul! La vieille cloche de la sombre basilique ne sonnait plus le glas des morts! Pour qui sonnait-elle donc, il y a huit jours de cela? Hélas! pour une jeune fille à qui un sort fatal préparait une tombe au milieu de ces tombes.

C'était une jeune Anglaise que les pittoresques solitudes du Mont attiraient depuis quelques années, en cette saison, et qui s'abritait à l'orphelinat. Elle se plaisait au milieu de tous ces vieux souvenirs que le danger a préservés de la destruction, elle recueillait avec pitié toutes les vieilles légendes et visitait avec passion tous les lieux jadis hantés par les fées bretonnes.

C'est ainsi que, poussée par la curiosité, elle voulut naguère visiter le rocher de Tombelaine, situé lui-même sur la grève, mais plus près de la grande mer, qui ne le laisse que quelques heures appartenir à la terre ferme et l'aborde précipitamment au moment du flux. Accompagnée d'une amie, l'imprudente franchit rapidement la distance qui sépare les deux monts, mais elle s'attarda au milieu des rochers légendaires, et quand elle voulut reprendre sa route, la mer submergeait déjà les abords du vieux roc devenu flot.

Que faire? Attendre que l'eau monte et disparaisse avec la nuit! C'était lugubre! Partir, c'était fou! Elle savait nager, elle préféra partir. Et, malgré les supplications de son amie, elle se lançait résolument dans le courant, promettant d'envoyer une barque à celle qu'elle abandonnait. La courageuse et folle enfant marcha, puis nagea longtemps dans la direction du Mont; elle parvint ainsi jusqu'au lieu dit Gué de l'Épine, d'où ses cris de détresse parvinrent jusqu'au Mont. Hélas! en ces tristes circonstances tout secours est impossible, la terre est trop couverte pour qu'on puisse s'y aventurer à pied, elle ne l'est pas assez pour qu'une barque puisse manœuvrer. Un pêcheur partit pourtant, mais la nuit tombait, le bateau avançait à peine, les cris cessèrent, et de Saint-Michel à Tombelaine, de Tombelaine à Saint-Michel le pêcheur ne vit rien. Il ramena seulement l'amie de la pauvre étrangère en lui cachant son sort.

Le lendemain, le frère de la victime offrait dix li-

vres sterling à qui lui rendrait au moins le corps de sa sœur. Deux enfants du village de Vains, trouvaient en effet, huit jours plus tard, un cadavre non loin du gué de l'Épine. Les bras étaient ensablés, la bouche béante contenait une des médailles qui pendaient à son cou avec un crucifix.

Les autorités de Vains permirent la levée du corps et on le transporta du territoire de Vains au Mont, où la famille désirait qu'on l'inhumât.

Le spectacle de ce convoi était d'un effet saisissant, nous écrivit notre dessinateur; c'était la nuit, la lune disparaissait à l'horizon, éclairant de reflets sinistres les flaques d'eau de la grève, la silhouette de la charrette transportant la morte se dressait comme un spectre sur le sol luisant, et là-bas le grand mont montrait sa sombre découpe dans le ciel. Semblables à des yeux qui guettent, les dernières lumières de la ville scintillaient au haut des remparts, et plus près quelques hommes de bonne volonté, munis de falots, guidaient le convoi dans sa route.

On eût dit les follets des grèves qu'on croit être, dans le pays, les âmes des trépassés, se réjouissant à la venue de leur nouvelle compagne et lui traçant un chemin lumineux dans les ténèbres. La consternation était dans tous les cœurs, chacun prit le deuil dans la vieille cité du moyen âge et voulut accompagner la vierge jusqu'à son dernier asile.

Il est juste d'ajouter ici, que les grèves ont cessé d'être terribles depuis qu'on a cessé d'être imprudent. Si malheureuse que soit la mort de la pauvre fille, on ne peut s'empêcher de regretter cette impraticable tentative de traverser un bras de mer au milieu de ses flots, quand il y a déjà imprudence à le faire quand il est à sec. Puisse ce malheur servir de dernier avertissement aux téméraires touristes et être le dernier!

NOTA. — Nous reproduisons ici, avec la recherche du cadavre, le convoi funèbre que M. Scott, notre collaborateur, a pu voir de ses yeux d'après la dernière excursion au Mont après les fêtes de Noël.

LEO DE BERNARD.

LA GUERRE D'ATSCHIN

LES quatre dessins dont nous donnons la reproduction fidèle dans notre numéro de ce jour, et qui sont relatifs à la guerre que les Hollandais soutiennent dans l'île de Sumatra, présentent un intérêt tout spécial. Ils sont les seuls documents de ce genre, concernant l'expédition d'Atschin, qui soient jusqu'à ce jour parvenus en Europe. Ils revêtent, en outre, par la façon dont ils nous ont été communiqués, un caractère quasi-officiel qui augmente encore leur valeur.

Tracés sur les lieux mêmes par un jeune officier de grand avenir, le lieutenant Jaeger, ces croquis ont été adressés par l'auteur au général Verspyck, ce brillant héros de la guerre des Indes, dont le comte de Beauvoir, dans son *Voyage autour du monde*, raconte les hauts faits à Bornéo. Mieux que personne, le général Verspyck était à même d'en apprécier l'exactitude, car après avoir dirigé la retraite qui mit fin à la première expédition, il a, en qualité de chef de l'état-major général, assisté à toutes les péripéties de la seconde campagne. Ce double témoignage vient donc, ainsi que nous le disions à l'instant, ajouter à l'intérêt que ces dessins ont par eux-mêmes, une sorte de caractère officiel.

Le premier de ces croquis représente le cimetière atschinois de Kotta Goenongam, après que les troupes hollandaises s'en furent emparées et l'eurent transformé en un poste fortifié.

Le second nous montre la partie ouest de ce fameux kraton du sultan d'Atschin, qui coûta à l'armée coloniale de si grands sacrifices. — Au loin, dans la campagne, on aperçoit la mosquée que les Atschinois avaient fortifiée et dont, lors de la première expédition, l'armée néerlandaise parvint à s'emparer. Aujourd'hui, le Kraton est devenu la principale forteresse néerlandaise sur le sol d'Atschin, et de tous côtés elle est hérissée de canons.

Nos deux derniers croquis représentent deux faits d'armes importants.

Le premier eut lieu le 20 juin de l'année dernière. Le



Le mont Saint-Michel.

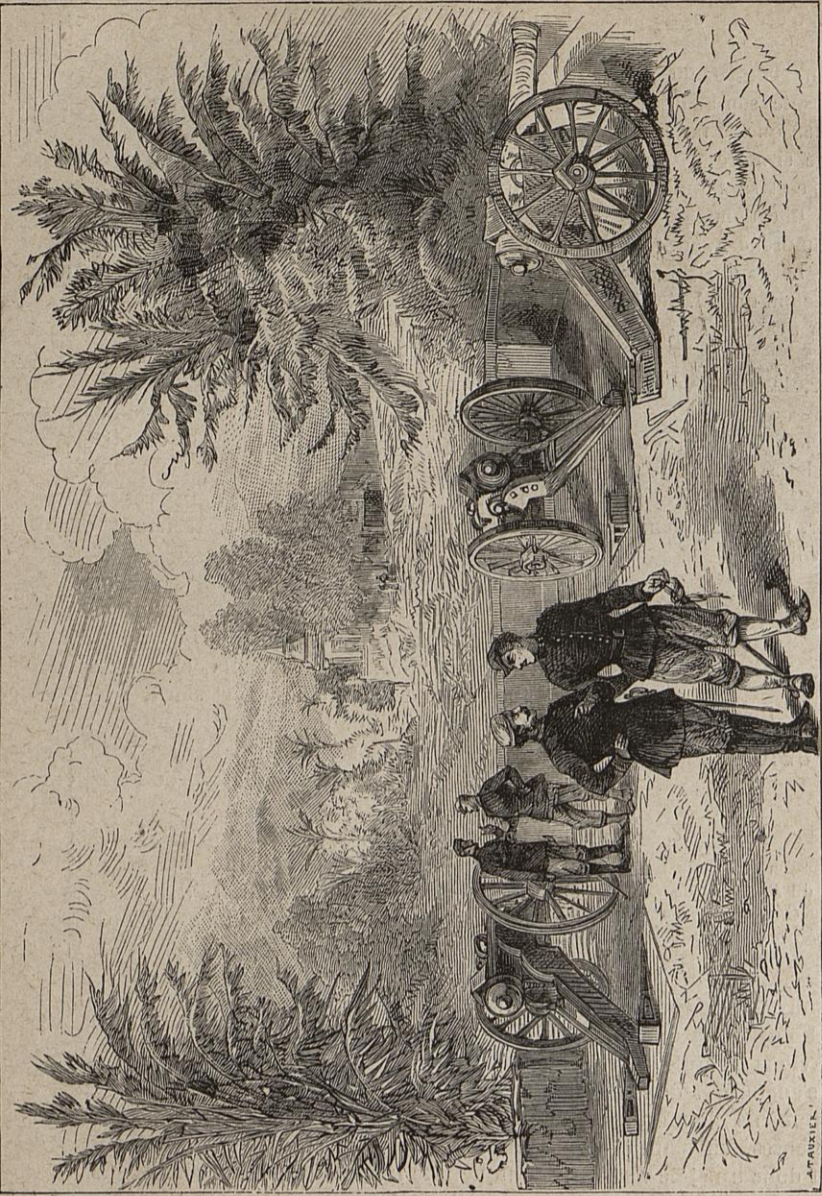
Tombelaine.

Pointe de Grandville.

La découverte du cadavre sur la grève au Gué de l'Épine.



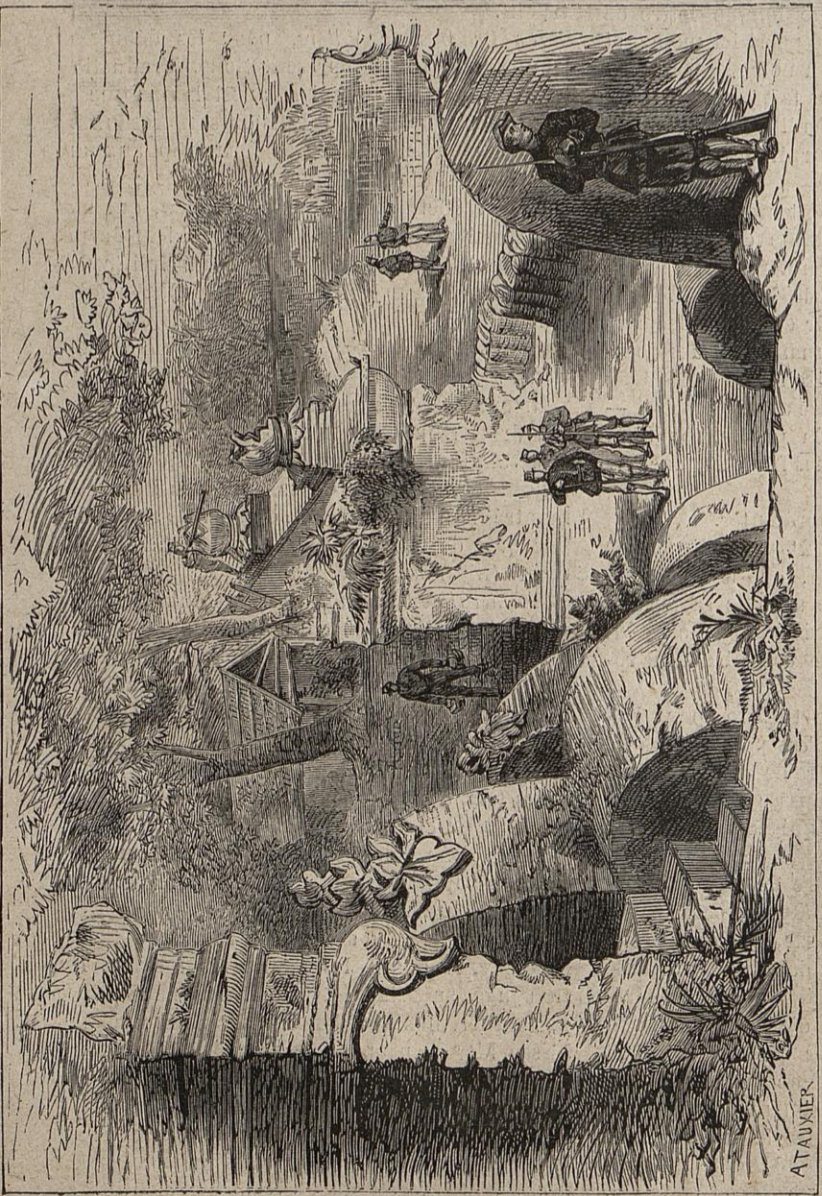
LE DRAME DE TOMBELAINE. — Le transport de la victime au mont Saint-Michel. — (Dessins de M. Vierge, d'après les croquis de M. Scott.)



Batterie établie dans le bastion ouest du Kraton d'Atchin.



Prise de la redoute de Lombac.



Le cimetière atchinois de Kotta Genongam.



Le 9^e bataillon enlève un bivouac à 3,000 Pedirais qui s'y étaient fortifiés. COLONIES HOLLANDAISES. — Les derniers épisodes de la guerre d'Atschin.

9^e bataillon, fort d'environ 500 hommes, reçut l'ordre d'enlever aux Atschinois l'emplacement d'un bivouac précédemment occupé par les troupes hollandaises. Ce bivouac était alors aux mains de plus de 3,000 Pedirais, qui s'y étaient fortifiés et inquiétaient les positions néerlandaises. Malgré leur infériorité numérique, les troupes coloniales s'élançèrent à l'assaut du bivouac et, après un combat de mousqueterie qui dura plus de deux heures, ils parvinrent à aborder l'ennemi à la baïonnette et à le déloger de l'ouvrage.

L'autre fait est plus récent. Le 25 décembre dernier, un corps de troupes formé de deux demi-bataillons, armé de quatre canons et de deux mortiers, fut chargé, sous le commandement du colonel Wiggers van Kerchem, de reconnaître la route de Pedir. A peu de distance du campement, on s'aperçut que le village (kampong) de Lamboe était fortifié et défendu par un certain nombre de redoutes, reliées entre elles par un épaulement et garanties par des plantations de tiges épineuses qui en rendaient l'abord impossible. Le colonel van Kerchem, sans se préoccuper de ces obstacles, pour ainsi dire insurmontables, ordonna l'attaque; mais blessé d'un coup de feu au milieu de l'action, il dut remettre le commandement entre les mains de son capitaine d'état-major, le capitaine van Daalen.

Celui-ci, désespérant de réduire les Atschinois avec son artillerie et sa mousqueterie, prit avec lui quatre hommes dont l'énergie lui était connue, le porte-drapeau van Bredouw, deux sergents et un soldat, parvint, avec eux, à se frayer un chemin au milieu des plantes épineuses et des clôtures de bambou et alla planter le drapeau néerlandais au pied de l'ouvrage. Là, il fit jurer à ses compagnons de mourir plutôt que de reculer. Les troupes alors apercevant au loin le drapeau flottant sur la redoute atschinoise, furent saisies d'un enthousiasme vertigineux. Rien ne put les arrêter. Les soldats franchirent les palissades et les buissons épineux, laissant partout des traces de sang et des lambeaux de chair, et ils enlevèrent de front l'ouvrage, pendant que le reste des troupes opérait un mouvement tournant et achevait ainsi la défaite de l'ennemi.

HENRY HAVARD.

COMBOURG

Nous avons publié dans notre dernier numéro une gravure, composée des différents lieux où vécut Chateaubriand, qui a eu le plus grand succès au point de vue artistique et au point de vue de la vérité. Malheureusement, notre artiste n'avait pas cru devoir joindre de description à ses croquis, qui en disaient assez, et, dans la note accompagnant la gravure, une citation que nous avons faite de Youce, l'auteur des *Nuits*, assez désobligeante, nous le reconnaissons, pour la ville actuelle de Combourg, nous attire de vifs reproches que nous ne voulons pas mériter.

C'est donc avec plaisir que nous publions la rectification qui nous est courtoisement demandée; si nous l'abrégeons un peu, faute de place, ce n'est pas au détriment de la vérité :

« Monsieur le directeur,

« Le tableau que fait de notre ville votre collaborateur serait bien propre à éloigner de Combourg les nombreux étrangers qui y affluent.

« Et d'abord, je ne connais pas dans toute la ville une seule maison en terre; toutes, au contraire, sont construites en pierre de granit; les ouvertures sont tout aussi nombreuses que partout ailleurs, et quant à celles sans vitres, elles n'existent pas.

« Les rues de Combourg sont larges et spacieuses; elles sont soumises à un balayage régulier qui les entretient dans un état de propreté qui n'a rien à envier aux autres villes.

« La population est de plus de 5,000 âmes. Elle trouve ses moyens d'existence dans l'agriculture et dans le commerce. Le marché qui se tient à Combourg tous les lundis est considéré comme l'un des plus forts du département; il y a, de plus, quatorze foires très-importantes par an, qui offrent toutes les facilités pour l'écoulement des produits de la contrée.

« Comme vous le voyez, monsieur le directeur, notre

ville n'est pas réellement un amas d'ordures et de pauvreté.

« Nous nous glorifions de ce que l'auteur du *Génie du christianisme* a passé les années de son adolescence parmi nous et reconnaissons le bien que sa famille y a pu faire; mais nous estimons que si notre pays avait été si détestable, le grand homme et sa famille n'en auraient pas fait leur séjour de prédilection.

« Enfin, et pour finir, on ne comprend guère que le petit pavillon qui s'élève sur les bords du lac ait vu souvent songer René adolescent, attendu que M. de Chateaubriand avait quitté Combourg avant que ce pavillon ne fût construit.

« Voilà, monsieur le directeur, la vérité vraie sur Combourg.

« Permettez-moi de compter sur votre loyauté et votre obligeance pour insérer ma lettre dans votre prochain numéro.

« Recevez, monsieur le directeur, mes remerciements anticipés et l'hommage de mes civilités.

« Votre abonne

« J.-F.-D. BRUGARÉ, notaire à Combourg. »

CHRONIQUE MUSICALE

La musique française en Italie : traduction et représentation à Milan des *Dragons de Villars*, du *Postillon de Lonjumeau*, des *Prés Saint-Gervais*, du *Cheval de bronze*, du *Beau Dunois*, du *Mariage aux lanternes*, de la *Chanson de Fortunio*, etc...

Nous avons de bonnes nouvelles de la musique française en Italie. Le petit morceau de papier sur lequel nous avons formulé quelques questions est allé s'engouffrer dans le tunnel du Mont-Cenis; et, par le même chemin, les réponses nous sont arrivées copieuses, substantielles, précises surtout. Ce nous est donc une joie véritable de voir qu'à distance nous avons été compris et exaucé au-delà de tout espoir.

Nous avons d'abord reçu une longue lettre de M. de L. R. . . , dont il a déjà été parlé ici même, et qui, le premier, avait répondu à notre appel. Une autre main pleine de zèle nous a fait parvenir aussi un numéro du *Milan-Journal*, feuille française publiée en Italie, et qui nous fournit des renseignements intéressants.

La lettre de M. de L. R. . . est un véritable mémoire sur la question si importante de nos opéras traduits et propagés pour la première fois dans le pays de Rossini, de Bellini et de M. Verdi. Nous sommes ainsi tout fier de pouvoir dire à nos lecteurs le fin mot d'une affaire que l'unanimité des journaux français a dédaigné d'éclaircir.

M. Souzegno — nous dit notre correspondant — avait entrepris, l'hiver passé, la publication d'un certain nombre d'opéras-comiques français, anciens et nouveaux.

Bientôt il songea à les faire représenter.

Le seul théâtre de Milan qui fût alors disponible était celui de Santa-Radegonda, « salle ancienne, délabrée, restreinte, déplorable sous le rapport de l'acoustique, et avec trois rangs de petites loges lui donnant un peu l'aspect d'un colombarium romain. »

(Nous connaissons, en effet, ce théâtre, pour l'avoir visité l'année dernière. Il n'est point digne de la noble cité de Milan; on y entre de biais par une cour, et les loges du rez-de-chaussée sont remplacées par un couloir-promenade qui fait les délices des fumeurs.)

Aussi, lisons-nous dans la lettre de notre correspondant que nous suivons pied à pied, cette petite salle était depuis longtemps déserte, quelque spectacle qu'on y donnât. Exemple : dans l'automne de 1873, une troupe française, dirigée par MM. Grégoire, donna des représentations d'opérettes au théâtre de la Cannobiana; la *Fille de Madame Angot* et plusieurs autres gaietés du même genre y firent salle comble. Tout Milan accourut. Cependant, MM. Grégoire eurent l'imprudence de déménager et d'aller se loger à la Santa-Radegonda, qui était disponible comme à l'ordinaire. Eh bien, le public

montra quelque hésitation à les suivre dans ces quatre murs de malheur.

Voilà pourtant le théâtre que M. Souzegno a eu la hardiesse de louer, de faire restaurer et illuminer brillamment.

Ce n'est point sans peine qu'il parvint à composer sa troupe. « En hiver, il y a peu d'acteurs de disponibles et ceux qui ont du talent, quand ils ont chanté sur les grands théâtres, croiraient déchoir s'ils se produisaient sur des planches de troisième ordre! » (Tiens! en Italie aussi!) Et puis, les chanteurs italiens d'aujourd'hui n'apprennent qu'à contre-cœur un rôle comique, surtout s'il comporte du texte parlé.

Les chœurs, recrutés à l'aventure, n'étaient pas de meilleure qualité; et ils sont restés « indisciplinables. »

Quant à l'orchestre, nouvel embarras : la plupart des musiciens de la ville se trouvant engagés ailleurs.

Eh bien! avec de pareils éléments, on n'en est pas moins arrivé à donner des représentations sortables. C'est une sorte de victoire que l'on doit en grande partie au maestro Rivetta, chef d'orchestre. Son activité, sa volonté de fer, et son habileté d'artiste ont triomphé de toutes les difficultés.

Il a été très-bien secondé par M. Laglaize, qu'on a fait venir tout exprès du Châtelet de Paris, et qui a la direction de la scène.

Les décors destinés au répertoire français étaient tous nouveaux. Ils ont été peints par M. Ferrario, qui, en récompense du talent qu'il y a déployé, a été immédiatement nommé scénographe de la Scala.

Les costumes furent également confectionnés *ad hoc*; on les tailla sur les dessins envoyés de Paris.

Dans ces conditions diverses, les unes bonnes, les autres mauvaises, le théâtre franco-italien fut inauguré le 25 mars de la présente année, et ses exercices se poursuivirent sans interruption jusqu'au 31 mai.

Puis notre correspondant, prenant le style télégraphique que nous lui avons recommandé, entre dans le détail des représentations. Il n'y a pas un mot à changer à ce procès-verbal, si nourri et si instructif.

Les Dragons de Villars, pour les débuts de la troupe. Vingt-sept représentations. Traduction du libretto, avec récits parlés, aussi bonne que possible. Succès splendide! Plusieurs morceaux bissés. Deuxième acte préféré de beaucoup aux autres. M^{lle} Preziosi (rôle de Friquet), Française; verve française, en effet, et prononciation *idem*, qui n'a pas contribué pour peu à la rendre l'idole du public. M^{lle} Cavalleri (Georgette); MM. Piccioli (Sylvain); Azzalini (Belamy); Porelli (Thibaut), tous d'un talent suffisant.

Le Postillon de Lonjumeau; quatorze représentations. Accueil tiède, surtout au troisième acte. On a pourtant bissé tous les soirs la chanson du postillon et l'air de Biju. Carroselli (Chapelou) a débuté avec une voix impossible; mais, à la troisième représentation, étant remis de son indisposition, il s'est montré bon chanteur et excellent acteur. Foyati (marquis de Corsy); M^{lle} Gianetti (Madeleine) et Ciceri (Biju) ont été applaudis.

Le Cheval de bronze; huit représentations; succès musical monstre. Désir unanime du public de voir cet opéra au grand théâtre de la Scala. Ouverture et nombreux morceaux bissés. Très-applaudi le chef d'orchestre Rivetta; bon accueil aussi à Carroselli; Piccioli, Porelli, Caracciolo, ainsi qu'à M^{mes} Preziosi, Gianetti, Boccabadati.

Les Prés Saint-Gervais; dix représentations. N'ont pu soutenir la comparaison avec la *Fille de M^{me} Angot*, du même compositeur, et dont les motifs sont devenus populaires en Italie. Le chœur des ivrognes a été redemandé.

Le Beau Dunois; six représentations; fanatisme populaire. A donné les meilleures recettes. Exécution jugée supérieure à celle de Paris. Mise en scène particulièrement brillante. Ouverture acclamée et bissée. M^{me} Manzoni, voix superbe, a dû recommencer son air. Galli a été très-heureux dans le rôle paré de Caprican.

Le Mariage aux lanternes et la Chanson de Fortunio; exécution déplorable, et en conséquence *fiasco*, malgré les efforts de M^{me} Preziosi (Valentin) et de

M^{me} Gianetti (Laurette). « Le public a trouvé la musique médiocre. »

« Et, pour finir, l'auteur de la lettre nous donne toute assurance « que le répertoire français gagnera beaucoup l'hiver prochain sous le rapport de l'exécution, et que le public l'appréciera davantage. »

Nous n'avons pas besoin de faire sentir à nos lecteurs que c'est pour eux une véritable trouvaille qu'un correspondant si empressé à satisfaire leur curiosité.

D'autre part, le *Milan-Journal* veut bien nous donner quelques détails intéressants sur la traduction des livrets français, si heureusement entreprise par M. Sonzogno.

« Les traducteurs sont MM. Angelo Zanardini, avocat, poète, ex-préfet du royaume d'Italie, et Benedetto Prado... Le texte primitif a été respecté autant que l'ont permis les exigences du vers italien; et, malgré le culte que l'on conserve encore en Italie pour les récitatifs et le ron-ron de la contre-basse et du violoncelle, on a conservé le dialogue selon la mode française. Il a bien fallu se rendre à l'évidence et avouer que la musique n'y perdait rien, et que l'action y gagnait en intérêt et en vivacité... »

« La presse fut généralement favorable dans ses appréciations, bien que la vieille école, obligée de dire comme Galilée : *Eppur si muove*, ait cherché à diminuer l'importance du résultat, en l'attribuant à des circonstances exceptionnelles, soutenant que la nature du génie italien se refuse à ce genre d'interprétation.

« Un fait reste donc acquis : c'est que, pour répondre à la pensée du *Monde illustré*, la musique française a remonté l'ancien courant et a pénétré dans le pays qui jusqu'alors lui était le plus inaccessible! »

Allons, tout va bien ! (*va bene!*) ; et vivent les races latines !

ALBERT DE LASALLE.

L'ESCADRE DE LA MÉDITERRANÉE

La nomination de M. le vice-amiral Roze en remplacement de M. La Roncière Le Noury a appelé l'attention sur l'escadre de la Méditerranée, qui, après avoir visité Cette et Agde, s'est dirigée vers Port-Vendres; où elle recevra son nouveau commandant en chef.

Un de nos correspondants nous donne les détails suivants sur le séjour de l'escadre dans le port de Cette :

Le samedi, les six cuirassés faisaient majestueusement leur entrée non dans le port, mais au sud-ouest du brise-lames, à environ 1,000 ou 1,200 mètres, et se rangeaient sur un double triangle, ayant en dehors de leur ligne le croiseur *le d'Estaing*.

Le lendemain, la foule encombrait les quais et les rues. Le canal, sillonné en tous sens de barques, de vapeurs, de *cutters*, de *mouches* énormes où s'entassaient à la fois cinq ou six cents personnes, avait quelque chose de féérique. La mer et le ciel semblaient s'être mis d'accord pour favoriser cette fête improvisée : la mer ressemblait à un lac, et les rayons du soleil, tempérés par une brise fraîche et légère, donnaient aux lignes de l'horizon et à l'immense nappe d'eau, des teintes d'une douceur infinie.

L'escadre, sous les ordres du vice-amiral La Roncière, se composait de :

Le *Magenta*, vaisseau amiral, ayant pour commandant M. Galibert, capitaine de vaisseau, ayant à son bord M. le vice-amiral baron La Roncière Le Noury, dont le chef de l'état-major était M. le contre-amiral de la Jonquière. Ce vaisseau est armé de 22 canons, équipé de 793 hommes.

L'*Armide*, frégate à vapeur, a pour commandant M. Lefèvre, capitaine de vaisseau, ayant à son bord M. le contre-amiral Bonie. Cette frégate est armée de 12 canons, 360 hommes.

La *Reine-Blanche*, frégate à vapeur, a pour commandant M. de Fraissinet, capitaine de vaisseau; elle est armée de 12 canons, 360 hommes.

La *Thétis*, corvette à vapeur, a pour commandant M. Lède, capitaine de vaisseau; elle est armée de 12 canons, équipée de 360 hommes.

L'*Alma*, corvette à vapeur, a pour commandant M. Dalévy, capitaine de vaisseau; elle est armée de 12 canons. Équipée de 360 hommes.

La *Jeanne-d'Arc*, corvette à vapeur, a pour commandant M. Fleuriot de Langle, capitaine de vaisseau; elle est armée de 12 canons. Équipée de 360 hommes.

Le *D'Estaing*, aviso à vapeur, croiseur de l'escadre. Le *Magenta*, le seul des six vaisseaux que nous ayons visité, est un deux ponts admirablement construit. Il possède une artillerie de premier ordre et des canons d'acier d'une structure des plus ingénieuses.

Si l'espace nous était moins mesuré, nous décririons les diverses parties du vaisseau-amiral; mais, outre que cette description nous entraînerait trop loin, elle ne rendrait que trop imparfaitement les questions techniques qui se presseraient, nombreuses, sous notre plume, et qui embrasseraient : ici les torpilles, là un appareil électrique gigantesque projetant la lumière à quatre kilomètres en mer, ici encore l'arsenal, là encore les machines, un monde; là les cuisines, la boulangerie, les chambres, les salons; sur l'*arrière*, les mitrailleuses; au dehors, sur l'*avant*, l'éperon, le terrible éperon, et, dominant tout cela, une mâture qui se perd dans la nue, et de-ci de-là, encore et toujours, des foultitudes d'agrès, etc., etc., casés avec soin, avec ordre, avec méthode, propres et luisants comme un mobilier de salon aristocratique!

Placez sur cette masse de fer de 80 mètres de longueur, sept cent cinquante hommes d'équipage, des officiers d'une urbanité exquise, une musique admirablement organisée, et vous aurez une idée très-imparfaite de ce vaisseau-amiral qui, vu à une certaine distance, se dresse de toute la hauteur d'une maison de sept étages!...

Le soir, l'animation régnait encore, et vers huit heures, l'appareil électrique du *Magenta* jetait sur la ville des flots d'une lumière étincelante, tandis qu'un punch offert par le *Cercle du commerce* réunissait les officiers de l'escadre et ceux du 17^e de ligne. M. le vice-amiral y assistait, accompagné de M. le contre-amiral Bonie.

Pour extraits : V.-F. M.

On remarque à l'Exposition du Palais de l'Industrie des violons appelés à un succès immense. Ces instruments, signés GUARINI, ne coûtent que 90 fr.; ils ont toute la délicatesse et la sonorité des violons italiens, et sont du reste réputés parfaits par nos maîtres Sivori, Léonard, etc. C'est à un luthier français et rémois que l'art musical serait redevable d'un tel progrès.

INSTITUTION DE REUSSE. 14, rue Cardinal-Lemoine, Paris. — BACCALURÉAT ÈS LETTRES (complet et scindé). — BACCALURÉAT ÈS SCIENCES (complet et restreint). — Écoles du Gouvernement, Saint-Cyr, École centrale, etc., volontariat. — Méthodes rapides. Petit nombre d'élèves. Soins particuliers. — Conditions spéciales pour les étrangers.

Magnifique local, cours plantés d'arbres, gymnase, bibliothèques, cabinet de physique, laboratoire de chimie, etc.

Reprise des cours le 4 OCTOBRE PROCHAIN.

Demander le prospectus ou visiter l'établissement.

La série d'août de la *Mosaïque*, illustrée, est en vente au prix de 60 centimes; par la poste, 70 centimes. Bureaux, 11, quai Voltaire.

La *Mosaïque* est une publication illustrée des plus remarquables. Son prix modique est basé sur un grand tirage, nous n'hésitons pas à la recommander.

En vendant les meilleures marques des premières parfumeries avec un rabais de 25 à 40 p. 100, la maison Martial, fondée il y a quarante-quatre ans dans une mansarde par un vieillard aveugle, s'est acquis une nombreuse clientèle qui se succède de mère en fille. « Peu de gain et bonne qualité des produits amènent forcément beaucoup d'acheteurs, » telle a toujours été la règle de cette maison, installée maintenant au premier étage (119, rue Montmartre).

Ses produits spéciaux les plus recommandables sont : la *nisanne de Chine*, eau de toilette hygiénique par excellence qui conserve la pureté, la fraîcheur, l'éclat

du teint; le *dentifrice au cresson*, qui rend éclatant l'émail dentaire, raffermi les gencives, purifie l'haleine; les *pommades à l'huile de ricin et au cresson*, qui fortifient le système pileux, empêchent les cheveux de tomber. Tous ces produits sont vendus au prix de gros.

Si de jolies dents ajoutent à la beauté un puissant attrait, elles n'intéressent pas moins la santé par leurs fonctions journalières. Leur conservation est donc de la plus haute importance, et c'est à cette seule condition que l'on obtient une haleine toujours fraîche et agréable. Pour arriver à cet heureux résultat, nous ne connaissons pas de meilleur spécifique à employer que le ROWLAND'S ODONTO.

Cette perle dentifrice est sans égale pour entretenir les dents et les gencives dans un état de beauté parfaite. Ce produit se vend à Paris : chez Guerlain, rue de la Paix, 13; Roberts, 23, place Vendôme; Swann, 12, rue Castiglione; Fay, 9, rue de la Paix; Hogg, 2, rue Castiglione; et chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France.

Depuis quelque temps, tout le monde s'évertue à composer certaines eaux ayant la propriété de conserver la jeunesse et la beauté; or, ces eaux étant composées d'alcool, et l'alcool étant un produit très-caustique, il en résulte que ces préparations ont une action contraire de celle qu'elles prétendent avoir; en effet, l'action corrosive que l'alcool exerce sur les tissus active la formation des rides en parcheminant la peau. Frappé de ces inconvénients, M. Raynaud a retiré du lait un produit destiné à la toilette, auquel il a donné le nom de *Galatène*, qui ne le cède en rien aux meilleures eaux de toilette, comme parfum, et qui donne à la peau une fraîcheur, une souplesse éminemment conservatrices, une blancheur et un velouté qu'on chercherait en vain à se procurer par tout autre moyen. 3 fr. le fl. Pharm. générale, rue du Quatre-Septembre, 13, Paris.

On imite, on contrefait la *Benzine Collas*. (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie C. COLLAS, 8, rue Dauphine.

Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne

Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 50 cent.

Concerts dimanches et jeudis, à 3 heures.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe. Union des Indes, 1, r. Auber.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. Cahon, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

INSTITUTION JAUFFRET Boulevard Saint-Michel, 97. Résultats de l'année scolaire : *Concours génér.*, 2 acc. — *Lycée St-Louis*, 41 prix et 71 acc. — *École Lavoisier*, 41 prix et 48 acc. — *École Poly*, 6 élèves admissibles sur 10. — *École normale*, 1 sur 2. — *École St-Cyr*, 1 sur 3. — Bacc., 14 reçus sur 30.

SOURCE MORNY CHATEAUNEUF

Eaux de table et de régime par excellence.

Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte

RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

EAU GAULOISE à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Régénération des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.



CEINTURE contre le mal de mer.

CEINTURE de sauvetage.

CEINTURE pour monter à cheval.

CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.



Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Moutié. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.

EAU DE ZENOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEGUIN, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris : THOREL, 17, r. de Buci, FAX, 9, r. de la Paix.



D'Estaing. Armide. Magenta. Thétis. Alma. Reine-Blanche. Jeanne d'Arc.

La flotte cuirassée de la Méditerranée au mouillage de Cette, les 4, 5 et 6 septembre 1875. — (Dessin de M. de Bérard, d'après le croquis de T. Roussy.)

LE CAPITAINE WEBB

La mode est toujours aux exploits maritimes. Il y a environ deux mois, un Américain, le capitaine Boyton, faisait victorieusement, grâce à un appareil de son invention, la traversée du Pas-de-Calais. Aujourd'hui, il est surpassé par un autre capitaine, également Américain, qui, sans le moindre appareil, a franchi à la nage le même détroit.



Le capitaine Webb, qui traversa le Pas-de-Calais à la nage (D'ap. phot. de M. L. Weston.)

Parti de Douvres le 25 août, à une heure moins quatre minutes du soir, le capitaine Webb a pris pied le lendemain sur la plage de Calais, à dix heures quarante et une minutes, aux acclamations des habitants, que la nouvelle de son arrivée avait attirés sur la plage. — L. DE B.

ÉCHECS

Solution du problème n° 572.

- | | |
|-----------------------------------------------|----------------------|
| 1. D 5 CD | 1. P 3 D (Var.) |
| 2. D pr. P | 2. F pr. D |
| 3. F 1 FD | 3. <i>ad libitum</i> |
| 4. C 6 R ou 6 C, ou P 3 D, échec déc. et mat. | |
- (A)
- | | |
|--------------------------------------------------------------|----------------------|
| 2. D 7 D pr. P | 1. F 2 TR |
| 3. F 6 D | 2. P 4 F |
| 4. D ou C, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat. | 3. <i>ad libitum</i> |
- (B)
- | | |
|-----------------------------|----------|
| 2. D 7 D pr. P | 1. F 5 R |
| 3. C 3 T, échec | 2. F 2 T |
| 4. P 6 R, éch. déc. et mat. | 3. R 5 R |
- (C)
- | | |
|-------------------------------------------|-----------|
| 2. D 7 D pr. P | 3. F 1 CD |
| 3. D pr. F, échec et mat le coup suivant. | 2. R 4 R |
- (D)
- | | |
|-----------------------------------------|------------|
| 2. D 7 D | 1. C 3 R |
| 3. C 6 C, échec et mat le coup suivant. | 2. F pr. P |
- Solution juste : M. L. de Croze.

PAUL JOURNOUD.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : L'entêtement est l'énergie des sots.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Shoveland, Ure et C^{ie}, Beneke.

Cure n° 62,476. — Dieu soit béni! La REVALESCIÈRE DU BARRY a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes.

J. COMPARET, curé, Sainte-Romaine-des-Îles.

Cure n° 48,614. — M^{me} la marquise de Bréhan, de sept ans de MALADIE DU FOIE, d'estomac, amaigrissement, battements nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

Le directeur gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.